



Le Serviteur de Dieu

Frère Marcel Van C. SS. R

(1928 - 1959) N° 24-25

Bulletin de l'Association des Amis de Van

pour accompagner la Cause du Frère Marcel

- Vie de Marcel Van -

Van est né le 15 mars 1928 à Ngam Giao, non loin de Hanoï, au Vietnam. Après six années de bonheur dans sa famille, il accepte d'abandonner les siens afin de se préparer à devenir prêtre. Il a sept ans lorsque sa mère le confie à l'abbé Nha curé de Huu-Bang.

Dans cette cure, il découvre toute la faiblesse des hommes. Sans se décourager il garde intact son idéal, s'efforçant de faire aimer Dieu. Durant ces années très dures, il est sans cesse tourné vers la sainte Vierge qui est son seul réconfort. A deux reprises il fuit la cure, et mène la vie d'un enfant des rues durant plusieurs semaines.

La nuit de Noël 1940, Van comprend que sa mission consiste à changer la souffrance en joie. En 1942 Van est admis avec ses deux meilleurs amis au petit séminaire Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus à Langson. L'année suivante, à Quang Uyen, il lit *l'Histoire d'une âme* et, envahi par une grande joie, découvre qu'il peut lui aussi devenir saint. Quelques semaines plus tard, dans la montagne où il est parti gambader, après avoir choisi sainte Thérèse de Lisieux comme sœur spirituelle, il a la surprise d'un long entretien avec elle, premier d'un longue série.

En octobre 1945, il est admis chez les Rédemptoristes de Hanoï. Le père Antonio Boucher, son directeur spirituel, l'encourage à écrire sa vie ainsi que les dialogues qu'il a avec ses interlocuteurs célestes. Confident de Van tout au long de sa vie, le Père Boucher conserve précieusement les écrits de Van.

Après la séparation du Vietnam en deux, en 1954, Van retourne au Nord devenu communiste pour "qu'il y ait au moins une âme pour aimer le Bon Dieu." Arrêté quelques semaines plus tard, il meurt en prison le 10 juillet 1959 consumé par l'Amour. Cet Amour plus fort que la mort (Ct 8, 6).

Le procès informatif en vue de la béatification de Van a été ouvert le 26 mars 1997 au diocèse de Belley-Ars, sous la présidence de Monseigneur Guy Bagnard. Le Cardinal François-Xavier Nguyễn Van Thuân, Président du Conseil Pontifical Justice et Paix est le postulateur.

- Editorial -

C'est avec une grande joie que nous nous sommes retrouvés nombreux à Vézelay pour rendre grâce pour les dix ans de l'Association Les Amis de Van et pour le 1^{er} anniversaire des Foyers de prière Marcel Van. Ce fut l'occasion de découvrir la « Cité Marcel Van » installée dans le diocèse de Metz et qui abrite plusieurs associations, dont les *Missionnaires de l'Amour de Jésus*, l'*OFPE* (Organisation pour le Financement de Projets d'Évangélisation) et *les Foyers de Prière Marcel Van*.

Vous trouverez dans ce bulletin les conférences de nos trois intervenants que je remercie en notre nom à tous pour la qualité de leur enseignement.

Anne de Blay

Un écho de la rencontre du 12 août 2001

Après la rencontre de Vézelay, une autre rencontre a rassemblé les « Amis de Van » et les « Foyers de Prière Marcel Van » du Canada. Une quarantaine de personnes ont passé la journée du samedi 12 août, au Pavillon Saint-Rédempteur, à Saint-Augustin-de-Desmaures, près de Québec. La participation d'une vingtaine d'enfants, accompagnés de leurs parents, a donné à ce rassemblement une couleur très familiale. Sans compter la présence de quelques Rédemptoristes, dont un ancien missionnaire du Vietnam, le Père Michel Laliberté, et le Père Laurent Boucher qui nous a parlé de son frère Antonio. Ce premier rassemblement canadien avait pour titre: « Celui que mon cœur aime ». Après une brève présentation des associations, le Père Jules Mimeault, rédemptoriste, a présenté à partir des écrits de Marcel Van, « l'Église, épouse du Christ », en relation avec des textes bibliques et ceux de Jean-Paul II. Pendant que les adultes écoutaient avec attention la conférence et en discutaient sérieusement par la suite en petits groupes, les enfants s'en donnaient à cœur joie dans la piscine extérieure. Après le repas du milieu du jour, un panel a permis au Père Mimeault de répondre aux questions suscitées par le travail en atelier. La mise en commun donna aussi l'occasion à Cyril Poncet (nouveau trésorier des Amis de Van France), en visite chez nous, de donner quelques informations sur la session à laquelle le Père Mimeault et lui-même venaient de participer à Vézelay. En fin d'après-

midi, un jeune artiste nous a présenté une esquisse de sa bande dessinée racontant des épisodes vécus par Marcel Van, et réalisée à partir de modèles vietnamiens. Étant donné les réactions très positives de l'assemblée, le créateur est encouragé à continuer son projet et demeure confiant de trouver un moyen de financer l'édition. Toute la journée a été parsemée de moments de prière. Nous avons commencé par un chapelet médité à la chapelle. Accompagné par les enfants, une maman présentait un mystère, un petit mot de Marcel suivait, puis quelqu'un entamait la première partie de chaque AVE dans une langue (français, anglais, espagnol, vietnamien) et l'assemblée répondait d'un seul chœur en français. Au milieu du jour, une danse nous a été présentée sur une poésie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face. La journée s'est terminée par une eucharistie, où toute la liturgie de la Parole de Dieu a suivi la structure d'animation d'un Foyer de Prière Marcel Van. Et, durant tout ce temps, le texte de Marcel a été à l'honneur : avant et pendant la conférence, avant et pendant la réunion plénière, avant et pendant l'eucharistie. À chaque fois des personnes ont prêté leur voix pour ces dialogues de l'âme avec celui que mon cœur aime.

Bon dialogue!

Père Mario Doyle, Rédemptoriste
Organisateur de la rencontre avec Marie-José et Michel Lasselin-Boulenger

Les enseignements transcrits dans ce bulletin sont aussi disponibles sous formes de cassettes audio.

Cassette 1 : présentation de notre thème : Regarder et aimer Jésus, secret de sainteté par le Père Jules Mimeault. Jésus-Enfant au coeur de toute vocation, par le Père François Daguét

Cassette 2 : Jésus-Époux au coeur de toute vocation par le Père Jules Mimeault.

Cassette 3 : Jésus don total au coeur de toute vocation par le François-Xavier Durrwell.

Chaque enseignement est suivi des questions posées à chaque intervenant au cours de la table ronde.

Commandes à l'association Les Amis de Van ou à la Cité Marcel Van (15€ ou 100F les 3 cassettes).

- Jésus-Enfant au cœur de toute vocation -

par le Père François Daguet, Communauté Saint Jean

Né à Paris en 1957, Frère de la Communauté Saint-Jean depuis 1991. A donné des cours de théologie dogmatique dans plusieurs studium de la Communauté Saint-Jean et d'autres communautés religieuses. Il poursuit actuellement des études doctorales en théologie à Fribourg (Suisse). Il prépare une thèse sur L'Economie divine chez Saint Thomas d'Aquin.

Parmi les multiples caractères qui viennent spontanément à l'esprit lorsqu'on évoque le petit Van, son esprit d'enfance est sans doute l'un des premiers. Bien sûr, Van est jeune ; nous avons des témoignages directs de lui jusqu'à son arrestation à 27 ans (1955), et il meurt à 31 ans. Mais ce n'est pas de sa jeunesse civile que nous voulons parler, c'est de sa jeunesse du cœur, et particulièrement celle dont il n'a cessé de faire montre avec le Christ, avec la Vierge Marie, avec Thérèse de l'Enfant-Jésus, sa jeunesse de vie chrétienne, nous dirons son esprit d'enfance théologique.

Il y a une jeunesse pour chacun, qui dure plus ou moins longtemps ; il y a l'enfant que nous avons été et qui ne disparaît jamais, mais que nous pouvons enfouir et dont, même adulte, nous pouvons chercher à continuer de vivre. C'est peut-être là le secret d'une vie humaine. Georges Bernanos en avait bien conscience qui écrivait : *Qu'importe ma vie ! Je veux seulement qu'elle reste jusqu'au bout fidèle à l'enfant que je fus* (*Les Grands cimetières sous la lune*, p.404). Il avait compris que l'enfance n'est pas un âge, comme la jeunesse, qu'elle est un esprit, qui concerne tous les âges de la vie. Le vieil écrivain qui auscultait le cœur du monde affirmait : *Le cœur du monde bat toujours. L'enfance est ce cœur* (*Jeanne relapse et sainte* p.21), et il savait bien que ce cœur n'est jamais aussi vivant que lorsqu'il bat à l'unisson de celui de Jésus.

Cet esprit d'enfance, fragile comme un cœur d'enfant, Jésus est le premier à nous en parler, en des termes dont nous oublions trop souvent l'exigence : *Les disciples s'avancèrent vers Jésus en disant « Qui donc est le plus grand dans le Royaume des Cieux ? » Jésus appelant à lui un enfant il le plaça au milieu d'eux et dit : « En vérité, si vous ne changez pas et ne devenez comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. Celui-là donc qui s'abaissera comme cet enfant, c'est lui qui est le plus grand dans le Royaume des Cieux. Et qui*

accueille à cause de mon nom un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille.» (Mt 18, 2-5). *Prenez garde de mépriser aucun de ces petits ; car je voudrais que leurs anges dans les Cieux regardent constamment la face de mon Père qui est dans les Cieux* (Mt 18, 10).

Le premier passage est celui que l'Église a retenu pour la fête de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, le premier octobre, et pour la fête des Anges Gardiens le lendemain. Saint Marc dans le passage parallèle ajoute une mention : *prenant un enfant il le plaça au milieu d'eux et, le serrant dans ses bras, il leur dit ...* (Mc 9, 36) On sait qu'à plusieurs reprises Jésus s'adressant à Van dans les *Colloques*, lui dit : *Je ne cesse de te donner des baisers et de te serrer dans mes bras* (col 236). Et Sainte Thérèse lui dit : *Parce que tu es si faible, le petit Jésus se tient constamment près de toi et t'étreint dans ses bras* (col 614).

L'Évangile de Saint Matthieu nous rappelle encore la célèbre exclamation de Jésus : *Je te loue, Père, Seigneur du Ciel et de la Terre, parce que tu as caché cela aux sages et aux savants, et l'as révélé aux tout-petits. Toi Père, parce que tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été remis par mon Père, et personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler* (Mt 1, 25-27).

Enfin en saint Luc, Jésus s'exclame : *Laissez venir les enfants à moi, ne les empêchez pas, c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume de Dieu. En vérité, je vous le dis, quiconque n'accueille pas le Royaume de Dieu comme un enfant n'entrera pas* (Lc 18, 16-17).

Ces passages sont une invitation expresse qu'adresse Jésus à entrer dans l'esprit d'enfance :

- C'est la condition mise à l'entrée dans le Royaume des Cieux ;
- C'est la condition pour avoir accès, dès ici-bas, aux mystères du Royaume, à la connaissance du Père et du Fils et pour entrer dans leur relation.

Thérèse se réfère à ces paroles de Jésus dans une de ses poésies, *À mes petits frères du Ciel*:

*Ensemble vous jouez avec les petits anges/ Près de l'Autel
Et vos chants enfantins, gracieuses phalanges,/ Charment le Ciel.
Le Bon Dieu vous apprend comment Il fait les roses, /L'oiseau, les vents
Ici-bas nul génie ne sait autant de choses / Que vous, Enfants !...*

PN 44, 6

Jésus affirme clairement son amour de prédilection pour ceux qui vivent de cet esprit d'enfance, et la garde particulière dont ils bénéficient d'un ange dans les Cieux regardant constamment la face de son Père.

Quoi de surprenant à cela, lorsqu'on se souvient que le baptême nous fait entrer dans cette filiation divine, fait de nous des fils adoptifs du Père, à l'image du Fils éternel : *Vous avez reçu un esprit d'adoption filiale par lequel nous crions : «Abba, Père».* *L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu* (Rm 8, 15-16).

Cette voie de l'enfance théologale, Marcel Van l'a vécue avec une particulière intensité. Il nous enseigne sur elle plus encore par sa vie que par ses écrits. Sans doute n'est-il pas le seul, sans doute aussi ne faut-il pas préjuger de ce que l'Église sera peut-être amenée à dire. Il me semble que nous pouvons cependant écouter Van nous parler de l'enfance spirituelle, par ses paroles et par ses actes. C'est surtout lui qu'il faut ainsi écouter : *on ne parle pas au nom de l'enfance, il faudrait parler son langage* (Bernanos *Les Grands cimetières sous la lune*, p.355). C'est le langage du petit Van que nous souhaitons écouter quelques instants. On évoque d'abord quelques caractères de cet esprit d'enfance, puis quelques aspects de la vie de l'enfance.

Cet esprit d'enfance est une note particulière de la sainteté, et de cette sainteté à laquelle tout chrétien est appelé, chacun selon un mode unique. Je citerai encore Georges Bernanos : *Notre Église est l'Église des saints (...) On voudrait qu'ils fussent des vieillards pleins d'expérience et de politique , et la plupart sont des enfants (...) Saint Benoît avec son corbeau, saint François avec sa mandorle et ses vers provençaux, Jeanne avec son épée, Vincent avec sa pauvre soutane, et la dernière venue, si étrange, si secrète, (...) avec son incomparable sourire - Thérèse de l'Enfant-Jésus (Jeanne relapse et sainte, p.40).*

Van, comme Thérèse, ne semble avoir que son sourire à offrir, et c'était peut-être le seul don que puissent apporter les enfants. *Je suis certain*, dit-il à Jésus dans les *Colloques, que tu éprouves une grande joie à voir mes sourires mêlés de larmes* (col 287). Le mystère de la sainteté par l'enfance est un redoutable obstacle pour toutes les grandes personnes. L'un des paradoxes de la vie chrétienne est que celui qui est le plus adulte doit être celui qui est le plus enfant. D'ordinaire, l'adulte, la grande personne, est celui qui est autonome, qui se prend soi-même en main. Du niveau de la nature humaine, de l'ordre naturel des choses, c'est vrai. Mais dans l'ordre chrétien, c'est le contraire qui est vrai. *Sans moi, vous ne pouvez rien faire*, dit Jésus (Jn 15, 5), c'est-à-dire, livrés à vous-mêmes, vous ne ferez rien ou presque, en tout car rien dans l'ordre de la vie divine, rien sur votre chemin personnel de sainteté. L'esprit

d'enfance, c'est d'abord cela : reconnaître que, dans l'ordre de la vie divine, nous n'avons rien qui soit à nous. Jésus dit à Van : *spirituellement, au regard de l'amour, qui donc n'est pas faible ?* (col 458). C'est l'esprit de pauvreté, au sens de l'humilité : l'enfant est pauvre parce qu'il ne possède rien, et tout ce dont il a besoin, il doit le recevoir gratuitement. Jésus dit à Van dans les *Colloques* : *Tu resteras toujours pauvre et misérable, puisque tu ne possèdes absolument rien* (col 629). *Tu dois te reconnaître comme étant toujours pauvre et manquant de tout*. C'est bien pour cela qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux, plus difficile qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. C'est bien pour cela aussi qu'en cette pauvreté réside la première béatitude : *Bienheureux les pauvres de cœur* (littéralement : *par l'esprit*), *le royaume des cieux est à eux* (Mt 5, 3). L'enfance spirituelle, c'est la situation de ceux qui vivent de la béatitude des pauvres en esprit, de ceux qui attendent de tout recevoir du Père des Cieux, notre Père.

Vous l'avez remarqué, c'est bien du Royaume des Cieux qu'il s'agit, l'objet de la promesse, l'objet de notre espérance, ce Royaume qui est déjà parmi nous, par Jésus : *Si vous ne devenez pas comme ces enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux, bienheureux les pauvres en esprit, le royaume des cieux est à eux*. Ce Royaume, la vie avec Dieu, dans l'intimité des personnes divines, il est l'héritage promis aux enfants, aux fils par adoption que nous sommes par le baptême.

Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et co-héritier du Christ, s'il est vrai que nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec Lui (Rm 8, 17). Jésus n'a pas dit autre chose à Van : *Grâce à mes mérites infinis, le Royaume des Cieux t'appartient déjà (...)* *Le Royaume des Cieux t'appartient déjà réellement, mais le pouvoir de te donner ce Royaume des Cieux appartient à Dieu le Père, de sorte que tu dois te reconnaître comme étant toujours pauvre et manquant de tout. Par cette attitude, tu forces le Père à avoir pitié de toi, et parce qu'il a pitié de toi, à t'accorder toutes choses. C'est là la pauvreté basée sur l'humilité, et que je dois pratiquer aussi* (col 629).

Peut-être y a-t-il dans la vie de chaque saint telle ou telle béatitude plus particulièrement mise en valeur. Chez Van en tout cas, c'est la béatitude du pauvre en esprit, la première, la béatitude des enfants de Dieu, qui me paraît être à la première place. À l'occasion d'une retraite, il écrit : *Après m'être examiné très minutieusement, je n'ai pu que constater que mon cœur gardait sa simplicité et sa pureté d'autrefois* (cor, Père Boucher, 26/05/1951). De là ses paroles si fréquentes sur sa faiblesse, ses incapacités, qui sont autant de lieux où prendre appui sur le Christ, où

faire appel au Père. Van, c'est très frappant, vit pleinement les paroles de saint Paul : *Le Seigneur m'a déclaré «ma grâce te suffit, car la puissance se parfait dans la faiblesse. C'est donc avec grand plaisir que je me vanterai surtout de mes faiblesses, pour que repose sur moi la puissance du Christ. C'est pourquoi je me complais dans la faiblesse, dans les outrages, dans les détresses, dans les persécutions et les angoisses pour le Christ ; car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort»* (2 Co 9, 10). Van dit dans son propre langage : *Je garde cette conviction que l'enfant malade est celui qui a le privilège d'être le plus près de sa maman. De même l'âme faible est celle qui est la plus proche du Seigneur. De là que je me réjouis d'autant plus de me voir faible* (cor, Père Boucher 26/05/1951). Il faut ici préciser que cette faiblesse n'est pas réservée à quelques-uns. Certes, Van était particulièrement faible en maints domaines, et c'est ce qui rend sa faiblesse si visible, si créatrice. Mais ceci vaut pour chacun, n'en déplaise aux adultes et aux personnes sûres d'elles-mêmes. L'esprit d'enfance nous invite tous à connaître, à reconnaître nos faiblesses personnelles et, loin de nous en apitoyer, à nous en servir pour vivre de la force du Christ. *Étant très faible, j'ai la certitude qu'il m'est impossible de me défendre tout seul* (cor, Père Boucher, 18/09/1954). Cette faiblesse, la faiblesse de chacun, Jésus veut s'en servir : *Ô mon enfant, ces faiblesses, offre-les-moi, afin que je m'en serve pour alimenter le feu de mon Amour dans ton coeur* (col 118). Pour autant, on peut dire de Van ce qui est déjà si vrai chez Thérèse de l'Enfant-Jésus; il n'y a en lui aucune mièvrerie, l'esprit d'enfance n'est pas un esprit d'enfantillages. Au contraire, c'est la force qui émane de lui lorsqu'on parcourt son *Autobiographie* ou ses autres écrits. C'est justement que la grâce opère en lui cette métamorphose, dont parle saint Paul, qui transforme la faiblesse humaine en faiblesse divine. N'en doutons pas, ce n'est pas là d'abord le fruit de vertus héroïques, quoique ces journées aient été remplies de petits sacrifices. C'est beaucoup plus l'oeuvre de la grâce qui se saisit de ces petites offrandes pour manifester la puissance de la présence du Christ, tout comme en cette nuit de Noël 1940, la grâce fit que ses souffrances devinssent des joies dans l'union à la souffrance du Christ.

Le corollaire de cette reconnaissance de la faiblesse dans l'esprit d'enfance, Van nous donne de le voir sans cesse dans ses actes, comme dans ses paroles : c'est cette confiance avec laquelle il s'en remet au Christ et au Père. L'enfant est celui qui, spontanément, naturellement, n'a rien et attend tout de ses parents qui ne peuvent le décevoir. Tout au long de sa vie, Van est celui qui se jette avec confiance dans les bras du Père, du Christ, de la Vierge Marie... Dans les *Colloques*, Jésus ne cesse de fortifier cette confiance : *Ayez confiance en moi et jamais, éternellement jamais, vous ne serez séparés de moi. Même le démon doit désespérer d'une âme en qui se trouve*

encore le mot «confiance» (col 648). Et encore : *Petit apôtre de mon amour, rien ne me perce le cœur comme de voir qu'on n'a pas confiance en moi* (col 97). À sa soeur Anne-Marie Tê, il écrit : *Efforce-toi de profiter de ta grande faiblesse pour te sanctifier. Livre-toi à Jésus avec confiance, comme le petit enfant incapable par lui-même de faire un seul pas. Sois comme la branche fragile qui, un jour, donnera elle aussi des fleurs. Oui, compare-toi à cette branche fragile, et tu verras un jour Jésus te parer magnifiquement, pourvu que tu restes étroitement unie à lui comme la branche à l'arbre* (cor à Tê le 3/06/51).

Peut-être pensera-t-on que précisément, parce que Van a tant souffert de la misère, d'une paternité humaine avilie, et même de blessures de la maternité, il s'est comme réfugié dans la confiance en Dieu. Mais c'est plutôt le contraire qu'il faut dire car toutes ses pauvretés étaient bien plus des obstacles pour vivre de la paternité et de la maternité divine de Marie, ils manifestent plutôt la puissance de la grâce dans le cœur d'un enfant misérable. La misère de Van, figure de l'enfance humaine bafouée, trahie, vendue, fait au contraire éclater l'absolue gratuité de l'amour divin.

L'un des fruits de l'impuissance, de cette confiance en Dieu qui caractérise l'esprit d'enfance est la joie, cette joie théologale, parfois mêlée de larmes, qui provoquent sur le visage de Van ce sourire à peine moins énigmatique que celui de Thérèse. *L'amour de charité*, dit saint Thomas d'Aquin, *entraîne nécessairement la joie. Toujours en effet celui qui aime se réjouit d'être uni à l'aimé* (*Somme Théologique* la IIae, q.70, a 3 c). Et ceci vaut jusque dans la souffrance. Georges Bernanos l'a bien compris, et il fait dire à l'un de ses personnages dans le *Journal d'un Curé de campagne*, le curé de Torcy : *D'où vient que le temps de notre petite enfance nous apparaît si doux, si rayonnant ? Un gosse a des peines comme tout le monde, et il est, en somme, si désarmé contre la douleur, la maladie ! L'enfance et l'extrême vieillesse devraient être les deux grandes épreuves de l'homme. Mais c'est du sentiment de sa propre impuissance que l'enfant tire humblement le principe même de sa joie. Il s'en rapporte à sa mère (...) Passé, présent, avenir, toute sa vie, la vie entière tient dans un regard, et ce regard est un sourire (...) L'Église a été chargée par le Bon Dieu de maintenir dans le monde cet esprit d'enfance, cette ingénuité, cette fraîcheur (...) L'Église dispose de la joie, de toute la part de joie réservée à ce triste monde* (*Journal* p.1045-1046 Édition Pleiade I) Cela, Van le vivait au moment où Bernanos, l'ami de Thérèse, l'écrivait. La réponse à la tristesse contemporaine c'est la joie qui rayonne de la charité et Marcel Van nous l'enseigne.

Faiblesse, confiance, joie, voilà quelques clefs, quelques caractères plutôt de cet esprit d'enfance spirituelle si profond chez Van. Évoquons maintenant quelques aspects de cette vie empreinte de cet esprit d'enfance. Nous en retiendrons trois.

Et tout d'abord, la place de la prière. La lecture de l'*Autobiographie* de Van, comme celle de l'*Histoire d'une Âme*, de Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous donne à voir une vie où la prière est omniprésente. C'est presque une prière de tous les instants, dans une simplicité qui n'appartient qu'à l'enfance. Van confie tout à Jésus, les peines et les joies, les grandes et les petites, les infimes choses de la vie quotidienne. C'est une vie à tout instant sous le regard de Jésus, une vie d'amitié divine avec le divin ami. Cette prière qui enveloppe et éclaire la vie, apparaît bien comme la respiration de l'âme en sa vie spirituelle. Comme sa soeur Thérèse, c'est la simplicité de la prière que Van nous enseigne. Comme tous les religieux débutants, il est tenté par des actions plus héroïques, des mortifications et des sacrifices ; Jésus le corrige en lui demandant de s'en remettre aux prescriptions de sa Règle, et en l'invitant, surtout, à être fidèle à cette présence de tous les instants, à cette prière presque spontanée. *Ô mon enfant, lui dit Jésus, à l'exemple du tout-petit, contente-toi de me regarder, et je pénétrerai le fond de ton coeur, mieux encore que la maman ne pénètre le coeur de son enfant* (col 122). C'est d'ailleurs ce que lui enseigne Thérèse au cours d'un de leurs entretiens : *Ne crains pas d'être familier avec le Bon Dieu comme avec un ami. Tu l'appelles Père, alors il faut te montrer son enfant. Raconte-lui ce que tu veux ; tu peux lui raconter tout ce que tu veux (billes, taquineries, monde...) Dieu prend plaisir à écouter, bien plus, il a soif d'entendre ces petites histoires dont les gens sont trop avarés avec lui...* (aut 601).

De cette prière si simple qui émane de son esprit d'enfance, citons un exemple qui remonte, semble-t-il, en 1941, peu de temps après la grâce de Noël 1940. Van a treize ans, il s'est enfui de Huu-Bang où il retournera quelques mois plus tard. Il est bouvier et, pour fuir la vulgarité de ses compagnons, il invente la procession à dos de boeuf : *J'allais donc faire paître mon bœuf à part en tâchant de me divertir avec la Sainte Vierge. Seul avec mon bœuf, mon plus grand plaisir était d'organiser une procession nouveau genre. Je divisais le champ en plusieurs parties à une certaine distance l'une de l'autre, j'ornais le mieux possible mon bœuf des fleurs les plus variées que je lui fixais aux cornes. Ensuite, m'agenouillant sur son dos et tenant en main l'image de la Sainte Vierge, je le faisais paître lentement au bord de la rizière en récitant le chapelet à haute voix. Quand j'avais terminé une dizaine et que le bœuf n'avait pas atteint la limite fixée pour la dizaine suivante, je me mettais debout sur le dos du bœuf et je*

chantais un cantique en l'honneur de la Sainte Vierge. D'ordinaire, ces processions duraient deux ou trois heures, mais jamais je ne sentais de fatigue. Et quand le bœuf était rassasié, j'interrompais la procession pour le ramener à l'étable (aut 448).

La candeur de la chose fait sourire, mais c'est celle de l'enfance. On n'imité jamais matériellement un saint, mais c'est ce qu'il cherche à vivre qui nous éclaire, et nous enseigne. Ici, c'est à la fois la simplicité, la spontanéité, et aussi l'ingéniosité d'une âme d'enfant qui se tourne vers sa mère. J'ai retenu cet exemple parce qu'on trouve des développements qui s'en rapprochent de façon étonnante dans le *Dialogue des Carmélites* de Georges Bernanos, écrits juste six ou sept ans après l'épisode que je viens de rappeler. La scène met en présence la vieille prieure du Carmel de Compiègne et la jeune novice, Blanche de la Force, figure de l'esprit d'enfance. La jeune religieuse croit être entrée au Carmel pour l'attrait d'une vie héroïque. Mais la prieure la détrompe : *Non, ma fille, nous ne sommes pas une entreprise de mortification ou de conservation des vertus, nous sommes des maisons de prière, la prière seule justifie notre existence, qui ne croit pas à la prière ne peut nous tenir que pour des imposteurs ou des parasites (...) N'est-ce pas une contradiction bien étrange que les hommes puissent, tout ensemble croire en Dieu, et le prier si peu et si mal ? Ils ne lui font guère que l'honneur de le craindre. Si la croyance en Dieu est universelle, ne faut-il pas qu'il en soit autant de la prière ? Eh bien, ma fille, Dieu a voulu qu'il en soit ainsi, non pas en faisant d'elle, aux dépens de notre liberté, un besoin aussi impérieux que la faim ou la soif, mais en permettant que nous puissions prier les uns à la place des autres. Ainsi chaque prière, fût-ce celle d'un petit pâtre qui garde ses bêtes, c'est la prière du genre humain. (Court silence)*

Ce que le petit pâtre fait de temps en temps, et par un mouvement de son cœur, nous devons le faire jour et nuit. Non point que nous espérons prier mieux que lui, au contraire. Cette simplicité de l'âme, ce tendre abandon à la majesté divine qui est chez lui une inspiration du moment, une grâce, et comme l'illumination du génie, nous consacrons notre vie à l'acquérir, où à le retrouver si nous l'avons connu, car c'est un don de l'enfance qui le plus souvent ne survit pas à l'enfance... Une fois sorti de l'enfance, il faut très longtemps souffrir pour y rentrer, comme tout au bout de la nuit on retrouve une autre aurore. Suis-je redevenue enfant ? (Dialogues , p.1588-1586)

Ce que peut-être Van, le petit pâtre veut nous enseigner, c'est à ne pas sortir de cette enfance avec l'âge. C'est précisément ce que Dieu veut réaliser en nous par

sa grâce, à condition que nous acceptions de ne point nous présenter devant lui comme de grandes personnes. La prière est un moyen privilégié de garder cet esprit d'enfance.

Un deuxième trait de cette vie placée sous le signe de l'enfance, c'est qu'elle se déroule au coeur de la communion des saints. La communion des saints est bien souvent l'un des parents pauvres de la foi chrétienne. Et pourtant ! C'est de toute une partie de l'Église que nous nous coupons en oubliant les saints - et les anges de même - cette partie de l'Église qui est la plus belle parce qu'elle est déjà dans la gloire. Et ce qui nous unit à eux est immense : comme eux, nous sommes fils adoptifs de Dieu, ils vivent seulement déjà de l'héritage promis, la vie éternelle, dont nous ne vivons que par anticipation ici-bas, dans les luttes de l'Église pèlerinante, militante comme on disait au Moyen-Âge. Nous visons dans la foi ce qu'ils vivent déjà dans la vision, mais l'objet de la foi et celui de la vision bienheureuse elle-même : c'est Dieu lui-même. Et cette Église de la gloire vers laquelle nous allons n'est nullement passive à notre égard elle ne cesse d'agir, d'intercéder pour nous, de nous éclairer au long de notre route dans l'obscurité de la foi. Thérèse de l'Enfant-Jésus le disait bien : *Je passerai mon ciel à faire du bien sur la terre.* L'Église, l'unique Église, celle de la terre encore en chemin unie à l'Église du ciel, est la société (ou communauté) des fils de Dieu, c'est-à-dire des enfants de Dieu. Nous sommes tous les enfants d'un même Père, et c'est pour cela que nous disons «Notre Père». De même qu'à la Croix du Christ, nous avons reçu la même Mère de notre vie divine, Marie : *voici ta Mère, voici ton fils* dit Jésus. Aussi bien, cette famille de saints est aussi réelle que nos familles terrestres, et elle a vocation à ne jamais disparaître. De cette famille de la communion des saints à laquelle nous appartenons déjà par la grâce, Van a une conscience aigüe, et il en vit. Bien sûr, sa relation avec Thérèse est exceptionnelle. Mais, encore une fois, le mode exceptionnel, par ces entretiens, tient à la faiblesse exceptionnelle de Van ; Jésus le lui a dit, et cela vaut aussi pour la Vierge Marie et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Le mode vaut uniquement pour Van, mais la relation avec les saints est offerte à chacun. Thérèse exprime son lien à Van, en des termes qui sont empreints de la meilleure théologie : *Dieu m'a donné de te connaître depuis très longtemps, c'est-à-dire avant même que tu existes. Ta vie est apparue dans le regard mystérieux de la Divinité, et moi, je t'ai vu dans la lumière provenant de ce mystérieux regard. Je t'ai vu, et Dieu m'a confié le soin de veiller sur toi comme l'Ange gardien de ta vie. J'étais avec toi, te suivant pas à pas, comme une mère à côté de son enfant* (aut 591).

Voilà comment les saints agissent pour nous et avec nous, dans une relation toujours unique et propre à chacun. Il est bien rare que, dans une vie chrétienne, telle ou telle figure de saint ne tienne pas une place privilégiée, qu'une rencontre ne se soit produite, souvent sous l'apparence du hasard. Il y a ceux que nous connaissons, et il y a tous ceux que nous ne connaissons pas, qui n'agissent pas moins pour nous. Van nous invite à y prêter attention - il est peut-être pour certains l'un de ceux-ci - et à ne pas hésiter à développer cette relation de charité. Sans doute tous ne sont pas appelés à nouer une relation aussi étroite que celle de Van avec Thérèse, mais ne préjugeons pas des profondeurs de la charité où ils veulent nous emmener. Nous le disions en commençant avec Georges Bernanos : *La plupart des saints sont des enfants*. Sachons les rejoindre dans cet esprit d'enfance pour cheminer avec eux comme avec des amis.

Au coeur de la communion des saints, en son sommet aussi, il y a la Vierge Marie, l'un des partenaires privilégiés de Van. Marie est la gardienne de l'enfance théologale, parce qu'elle en est la Mère. Thérèse dit à Van : *Nous sommes encore tous les deux dans les bras de Marie, tu n'as donc pas à craindre que nous soyons jamais séparés l'un de l'autre* (col 386). C'est vraiment dans une relation filiale que Van s'adresse à Marie : *Ô Marie, tu es ma Mère, et dans le ciel, je te donnerai comme sur la terre le nom de Mère. Je ne veux pas t'appeler «Reine», ni «Notre-Dame». Pour te parler et t'appeler, je ne sais employer que le seul nom de Mère* (col 245), et Marie lui répond : *Oui, vraiment, je suis la Mère, et rien ne me plaît tant que de constater que tu m'aimes réellement d'un coeur simple et sincère. Je te reconnais comme mon enfant chéri, je te porte dans mes bras, je t'offre au petit Jésus, et lui te consumera dans le feu de l'amour, de sorte que mes mains seront comme l'autel du sacrifice, tandis que tu seras, à l'exemple de la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, la victime d'holocauste offerte à l'amour, et que le petit Jésus acceptera* (col 248). Dans l'esprit d'enfance, les saints sont nos frères et nos soeurs, et la Vierge Marie est notre Mère. Si la Vierge Marie exerce sa maternité sur nous, elle nous enfante, et elle nous enfante comme de petits enfants à cette vie divine. Pourquoi ? Parce qu'elle est elle-même plus jeune que chacun des saints. Donnons encore un fois la parole à Georges Bernanos qui a exprimé cela mieux que nous ne saurions le faire. *Notre pauvre espèce ne vaut pas cher, mais l'enfance émeut toujours ses entrailles, l'ignorance des petits, lui fait baisser les yeux - ses yeux qui savent le bien et le mal, ses yeux qui ont vu tant de choses ! Mais ce n'est que l'ignorance après tout. La Vierge était l'Innocence. Rends-toi compte de ce que nous sommes pour elle, nous autres, la race humaine ? Oh ! Naturellement, elle déteste le péché, mais enfin, elle n'a de lui nulle expérience, cette expérience qui*

n'a pas manqué aux grands saints, au saint d'Assise lui-même, tout séréphique qu'il est. Le regard de la Vierge est le seul regard vraiment enfantin, le seul regard d'enfant qui ne soit jamais levé sur notre honte et notre malheur. Oui, mon petit, pour bien prier, il faut sentir sur soi ce regard qui n'est pas tout à fait celui de l'indulgence - car l'indulgence ne va pas sans quelque expérience amère - mais de la tendre compassion, de la surprise douloureuse, d'on ne sait quel sentiment encore, inconcevable, inexprimable, qui la fait plus jeune que le péché, plus jeune que la race dont elle est issue, et bien que Mère par la grâce, Mère des grâces, la cadette du genre humain (Journal p. 1154).

La véritable enfance, c'est ce qui en nous n'a aucune part avec le péché, ce qui demeure innocent ou le redevient, ce qui est touché par la grâce. C'est pourquoi la Vierge est le plus enfant de tous les enfants de Dieu et le plus proche de lui ; c'est pourquoi, nous précédant dans cet esprit d'enfance, elle nous y conduit et nous aide à en vivre.

Dans cette vie au coeur de la société des enfants de Dieu, Van n'est pas seulement celui qui reçoit. Très vite, à son tour, il devient source pour les autres. Il en va de la gratuité de l'esprit d'enfance si les marques de l'égoïsme ne s'imposent pas, l'enfant est celui qui donne sans compter, sans regard en arrière sur soi-même. Cette attitude de don qui est le troisième aspect que je souhaitais évoquer, Van en a vécu très tôt. C'est bien d'ailleurs parce qu'il vit de ce rayonnement de la charité qu'il est insupportable à ceux qui ont choisi l'obscurité : « La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré l'obscurité à la lumière parce que leurs oeuvres étaient mauvaises. En effet, quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière de crainte que ses oeuvres ne soient démasquées. Celui qui fait la vérité vient à la lumière pour que ses oeuvres soient manifestées, elles qui ont été accomplies en Dieu. » (Jn 3, 19-21). Que ce soit pendant les années noires de Huu-Bang ou de Quang Uyên, pendant les années moins sombres de Langson ou de Hanoi, et jusqu'aux années ultimes du camp de Yen Binh, Van ne cesse de se donner comme un enfant à ceux qui sont sur sa route, aux enfants à qui le lie une relation de prédilection, mais aussi à tous ses proches. On le voit avec son ami Hiên à Quang Uyên, qu'il instruit selon les leçons de sainte Thérèse, et dont il devient le frère spirituel et le guide, *la première fleur de la saison* comme il le dira. On le voit surtout avec cet apostolat des enfants auquel Jésus le voue tout particulièrement : *J'ai une prédilection spéciale pour les enfants ; je suis heureux d'être leur ami. S'ils veulent me chercher, c'est très facile ; ils n'ont qu'à examiner leur propre manière d'agir, et ils me trouveront aussitôt en eux. J'ai déjà promis aux enfants le royaume des cieux (...)*

Ils n'ont rien d'autre à faire que de l'accepter (col377). Marcel, ton apostolat doit s'exercer auprès des enfants. Je veux que tu attires à moi les enfants(...) Mais, malheureusement, Marcel, il semble que maintenant les enfants, par leur manière d'agir, veulent rivaliser avec les adultes. Et le plus dommageable, c'est que d'ordinaire, le monde leur fait connaître le péché plutôt que de me faire connaître moi-même. Ma vie de petit enfant, même un tout petit qui sait à peine marcher est capable de l'imiter. Je suis le vrai chemin qui conduit les hommes au ciel (col 376-377).

Van a été, et demeure un apôtre privilégié des enfants. Il est aussi, pour chacun l'apôtre de l'enfance spirituelle, en invitant chacun à découvrir en soi le royaume de l'enfance qui demeure et qui est la porte d'accès au Christ et au Royaume des Cieux.

Achevons ici notre parcours avec Van, où nous avons surtout cherché à retrouver ce *langage de l'enfance* qui était sur ses lèvres souriantes et qui demeure dans les écrits qu'il nous laisse. N'oublions pas qu'il a souhaité porter le nom même de Thérèse, et s'appeler Marcel de l'Enfant-Jésus. Si cela ne s'est pas fait, disons qu'il a été et qu'il a vécu ce dont il voulait prendre le nom.

Qu'il nous aide, dans la communion des saints, à en vivre à notre tour, et à nous rendre ainsi «fidèle à l'enfant que nous avons été». En cheminant avec Van, nous pouvons reprendre à notre compte la parole du Christ à son Père : *Je te bénis Père d'avoir caché cela aux sages et aux savants et de l'avoir révélé aux tout-petits.*

Père François Daguet, f.j.

- Jésus-Époux au coeur de toute vocation -

Par le Père Jules Mimeault, C.Ss.R.

Né le 23 mars 1959, à Mont-Louis, Québec, Canada. Rédemptoriste depuis le 19 août 1978. Après une maîtrise de théologie à l'Université Laval et un stage en paroisse de deux ans, ordination sacerdotale le 2 septembre 1989. Doctorat de théologie à l'université grégorienne de Rome avec une thèse portant sur le thème du salut dans l'œuvre du Père Durrwell, rédemptoriste. Depuis quatre ans, professeur de morale fondamentale à l'Académie alphonisienne à Rome. Auteur du chapitre « Mon âme est mère », dans Quel est ton secret, petit Van ?

Ce texte a été transcrit à partir de la conférence, nous avons volontairement conservé le style oral dans ce texte.

Jésus-Époux est au coeur de toute vocation. Pour mieux comprendre cette affirmation, il faudra parler non seulement de Jésus Époux mais de ce que le type d'amour qu'est celui des époux a comme relation aux autres types d'amour. Dans la manière dont nous sommes construits, créés comme êtres humains, différentes formes d'amour y sont déjà inscrites : l'amour sponsal de l'homme et de la femme, c'est-à-dire l'amour de l'époux et de l'épouse en tant que tels, l'amour fraternel, l'amour paternel et maternel, et l'amour filial. On pourrait dire que ces formes d'amour sont comme le clavier ou les notes qui servent ensuite à jouer la symphonie de l'amour divin. Et je rejoins ici ce que disait le Père Daguet. Au coeur de l'enfance, il y a ce qu'il faut pour vivre la relation avec Dieu. Il s'agit simplement d'être vraiment et jusqu'au bout ce que l'enfant est et ce qu'il lui est donné d'être comme enfant. Je pense qu'on peut compléter cette affirmation en disant que c'est vrai aussi pour toutes les autres formes de l'amour humain. Et cela, parce que nous sommes créés à l'image de Dieu.

Être créé à l'image de Dieu, pour nous chrétiens, cela signifie concrètement être créé à l'image de Dieu Trinité qui est Amour. En tout ce que nous sommes comme êtres créés, il y a une trace de ce Dieu qui est Amour. C'est pour cela que le don de la vie divine qui nous est fait trouve en nous déjà une prédisposition, une structure d'accueil. C'est aussi pour cela qu'on peut oser annoncer Jésus à tous. Jésus

n'est pas simplement une option possible pour avoir un type particulier de relation avec Dieu. Jésus, étant Dieu lui-même fait homme, vient rejoindre ce que nous sommes le plus profondément parce que c'est lui qui nous a créés, et l'on sait comment un artiste laisse une trace dans son oeuvre d'art, une trace de ce qu'il est, difficilement définissable, mais à laquelle on peut reconnaître sa production: on peut reconnaître le style d'un Caravage, d'un Gauguin, etc.

Dans l'être humain, dans la manière dont il est fait, il y a le style de Dieu. Il y a une trace de ce que Dieu est et en particulier il y a en nous la trace du Fils parce que, dans la Trinité, c'est le Fils qui reçoit tout son être du Père. Et puisque être créé, c'est recevoir toute notre existence comme un don, nous sommes particulièrement créés à l'image du Fils.

Alors dans la vie de famille où se concentrent tous ces différents aspects de l'amour (être époux, épouse, père, mère, frère, soeur, fils, fille), la structure d'accueil de l'amour divin se trouve aussi exprimée en concentré, et l'on peut y voir déjà une annonce, une première lueur de ce qu'est la richesse de l'amour en Dieu lui-même. Cette perspective nous amène à changer notre regard sur ce qu'est notre relation à Dieu, parce qu'on ne peut plus la considérer comme une sorte de superstructure par rapport à ce que l'on est comme créature. Cela change aussi notre regard sur nos relations les plus quotidiennes, parce que précisément c'est le lieu où Dieu s'est déjà préparé une demeure.

Dans nos regards sur nos frères, nos soeurs, dans nos regards d'époux et d'épouse, de père et de mère, il y a toujours le lieu possible de passage de Jésus. J'ai rappelé tout à l'heure le texte de l'hymne: *Découvrons-le qui est caché au cœur du monde comme un feu* !¹ Je vous inviterais à le découvrir, à devenir des têtes chercheuses de sa présence dans chacun de vos regards, dans votre vie de famille. Et la famille est précisément le lieu où l'on vit de très près sous le regard les uns des autres. Il y a là vraiment l'essentiel: chercher Jésus dans tous les différents types d'amour. Et c'est sur cette base que repose notre affirmation de départ, qui n'est pas tellement évidente à première vue : Jésus-Époux est au coeur de toute vocation.

Cette affirmation pourrait être seulement un beau slogan ou quelque chose qui fait bien comme titre pour l'un des enseignements. Évidemment, que Jésus soit

¹Hymne de la Liturgie des Heures, vendredi matin de la 1^{re} semaine.

au coeur de toute vocation, ça peut passer, puisqu'il est celui qui pleinement a répondu au désir et à la volonté du Père ; c'est toute sa vie. Il est le premier qui, en vocation et mission, est arrivé à la plénitude. Parce qu'il venait du Père, il a pu parfaitement retourner au Père. Et chacune de nos vocations peut trouver espace dans cette grande «vocation-mission» parfaite qu'est Jésus, une mission à l'intérieur même de Dieu. Mais que Jésus-Époux soit au coeur de toute vocation, c'est peut-être moins évident.

On pourrait dire que cette affirmation du rôle de «Jésus-Époux» repose sur trois autres vérités. La *première* consiste en ce que, dans n'importe qu'elle vocation, il s'agit toujours de sainteté, c'est-à-dire d'amour. La *seconde* est que la sponsalité, la manière d'aimer qui est celle des époux est une dimension essentielle de l'amour. Cette deuxième affirmation n'est pas évidente. On pourrait penser que l'amour sponsal étant propre aux époux, ne doit pas entrer dans la manière d'aimer de ceux qui ne sont pas époux. Mais quand nous disons que la sponsalité est une dimension essentielle de l'amour, au fond, cela signifie qu'il n'est pas possible d'aimer de la manière divine à laquelle nous sommes appelés si nous ne possédons pas cette dimension. Et c'est Van qui va nous conduire à l'audace de cette affirmation en se considérant constamment comme épouse de Jésus. Pour lui, c'était évident! La *troisième* affirmation, c'est que Jésus n'est pas un époux parmi d'autres mais qu'il est l'unique Époux. Ici encore, l'affirmation n'est pas évidente. On pourrait penser: il ya des multitudes d'époux dans le monde. De Jésus l'on pourrait tout au plus dire que, d'une certaine manière, il est époux. Van nous conduira à travers sa réflexion et son langage simple à percevoir la vérité de ces affirmations : d'une part la dimension sponsale est essentielle à l'amour, et donc si nous voulons arriver à participer à la plénitude de l'amour de Dieu, il faudra que cette dimension soit présente dans notre vie, d'autre part l'unique époux, c'est Jésus.

Pour accueillir les textes de Van, il nous faut d'abord surmonter quelques difficultés. Tout d'abord Van affirme constamment qu'il est la «petite épouse de Jésus». Et il parle à Jésus comme à son époux. On serait tenté de se dire qu'un tel langage pourrait, à la limite, être approprié pour une fille, mais pas pour un garçon. Van, lui, n'éprouve aucunement de difficulté à cet égard. S'il en parle à Jésus, c'est à cause de quelques-uns de ses confrères qui disent que ce langage est bon seulement pour les religieuses. Voici ce que Jésus répond à Van au début des Colloques: *Crois bien que jamais je n'attache de prix à la beauté extérieure; jamais ces choses-là n'ont le pouvoir de toucher mon coeur aimant; seules les âmes qui m'aiment avec*

la sincérité de l'enfant sont capables d'attirer mon amour. Je t'ai accepté pour être mon épouse; c'est là une chose possible, bien que tu sois un homme... comme je te l'ai dit, je n'attache pas d'importance à l'extérieur. Humble enfant de mon amour, m'aimes-tu? Je suis l'Époux de ton âme... (col 2-3).

Ce texte comprend déjà plusieurs indications très précieuses sur la profondeur de ce qui est vécu par Van. Tout d'abord, il nous transpose sur un autre plan que celui de l'aspect extérieur de la masculinité et de la féminité. L'on devrait faire une transposition analogue concernant «l'enfance spirituelle», pour concevoir que celui qui est devenu adulte doit quand même demeurer enfant pour vivre la vie spirituelle. Mais, ici la transposition, à première vue, ne semble applicable qu'à la moitié de l'humanité.

Pour comprendre en profondeur le texte qu'on vient de lire, il nous faudrait redécouvrir à partir de la Bible l'importance de la symbolique du masculin et du féminin et de la relation sponsale. Je me contenterai ici de quelques (trop brefs) rappels. Déjà dans l'Ancien Testament, Yahvé se présente comme époux de son peuple. Ainsi, tout le peuple, hommes femmes et enfants, prend une figure féminine par rapport à Yahvé. Dans le Nouveau Testament, Jésus réassume ce rôle d'époux (rappelons-nous l'évangile de ce matin où Jésus disait : *peuvent ils jeûner quand l'époux est présent?*). Dans l'Apocalypse, Jésus est aussi désigné comme époux, puisque l'Église est présentée comme épouse de l'Agneau. L'un des textes les plus importants du Nouveau Testament présentant le rapport de l'Église à Jésus comme un rapport d'épouse à époux se trouve au chapitre 5 de la lettre aux Éphésiens (v. 21-33). C'est un texte qui se trouve dans le lectionnaire des mariages mais qui est rarement choisi pour les célébrations, à cause des obstacles culturels à sa réception. On n'aime plus beaucoup entendre l'exhortation de Paul: *Femmes, soyez soumises à vos maris... Maris aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église*. Pour l'instant, j'attire votre attention sur la fin de ce texte où saint Paul cite la Genèse: *Voici donc que l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et les deux ne feront qu'une seule chair* (v. 31), après quoi il conclut: *Ce mystère est de grande portée, je veux dire qu'il s'applique au Christ et à l'Église* (v. 32).

Si nous sommes faits à l'image de Dieu, il n'est pas étonnant que des réalités comme la sexualité humaine, le fait que l'homme n'existe jamais que comme homme ou comme femme, nous disent quelque chose de Dieu. Ainsi il n'est pas juste de penser que les mots «époux» et «épouse» ne seraient appropriés que pour parler des

époux et des épouses de la terre, alors qu'ils ne pourraient désigner qu'improprement le rapport entre Jésus et l'Église, comme si les véritables époux étaient ceux de la terre, alors que Jésus ne réaliserait qu'imparfaitement, dans sa relation avec l'Église, ce que signifie être époux. On le verra tout à l'heure avec certains textes de Van, il faut renverser la perspective. Parce que la source de l'amour n'est pas dans l'être humain. La source de l'amour est en Dieu et le fait que l'homme soit créé homme et femme et soit appelé à ce type d'amour qu'est l'amour sponsal, cela vient de la source de tout amour qui est l'amour de Dieu. Et cet amour se réalise d'une façon parfaite en Jésus qui est Dieu lui-même, qui vient manifester la plénitude de l'amour du Père parmi les hommes. On peut dire que le véritable époux, c'est Jésus, qui réalise en plénitude ce que signifie l'amour sponsal dans sa relation avec toute l'humanité, et spécialement avec l'Église qui accueille cet amour.

Ce que les époux — et les époux chrétiens en particulier — vivent est une participation, imparfaite mais visible en notre monde, de cette qualité d'amour, de ce type d'amour que Jésus vit et dont il est la source pour l'Église. Il y a aussi un autre forme de participation à cet amour sponsal de Jésus, c'est la vie religieuse, la virginité chrétienne. On peut donc dire qu'il y a deux façons, dans l'Église, de rendre présent l'amour du Christ comme amour sponsal, deux façons de représenter le rapport d'alliance du Dieu Amour avec l'humanité. Dans la première, c'est l'unique Époux qui fait d'un couple humain un signe de son alliance avec l'humanité, signe sacramentel où se réalise ce qui est signifié. La seconde façon se réalise quand, dans une vocation personnelle, quelqu'un est invité à entrer en relation avec Jésus comme époux, à vivre la même qualité d'amour sponsal en soulignant non pas les qualités extérieures de cet amour sponsal mais en soulignant le fait qu'il y a un unique époux, une unique source de l'amour sponsal. C'est la vie religieuse. Nous sommes ainsi amenés à transposer toute la signification du masculin et du féminin à un niveau symbolique. Il y a l'homme et la femme pour montrer un type de rapport qui est nécessaire à l'amour et qui déjà exprime quelque chose de Dieu qui pour être amour est trois personnes. Dieu n'est pas un monolithe solitaire. En lui il y a le dynamisme des relations de l'amour et c'est ce dynamisme qui est d'abord communiqué à l'humanité quand Dieu vient vers nous.

Je cite quelques passages qui nous montrent Van affrontant la difficulté d'utiliser le terme «épouse» pour désigner le rôle du croyant par rapport à Jésus, en particulier quand il s'agit d'un garçon. Dans la communauté, cela faisait problème en particulier pour le frère Eugène. Écoutons Marcel — toujours dans les Colloques:

Petit Jésus, hier, le Frère Eugène a affirmé que seules les Rédemptoristes étaient tes épouses, mais que les Rédemptoristes ne l'étaient pas, parce qu'ils sont des hommes. Tous les confrères lui ont dit qu'il se trompait, puisque, à tes yeux, l'extérieur ne compte pas, mais l'âme seulement. Malgré cela, le Frère Eugène a tenu son bout et n'a pas voulu céder. Si j'avais parié avec lui, il aurait certainement perdu. En l'entendant parler ainsi, j'étais un peu triste, car tu m'appelles toujours ton épouse. Après cependant, le Frère Eugène a dû céder, car Jésus barbu² a prouvé la chose; et j'étais bien content. Depuis lors, petit Jésus, en pensant que mon âme est ton épouse, j'en ressens une joie bien douce. Et Jésus répond : Oui, toutes les âmes sont mes épouses. Mais cela ne doit pas s'entendre matériellement. Cependant, comme Jésus barbu le disait hier, le mot "épouse" est un terme qui s'emploie pour désigner extérieurement les religieuses et non pas les religieux, bien que les religieux soient aussi véritablement mes épouses que les religieuses. La Sainte Église donne aussi le nom de "vierge" aux saintes, parce qu'elles ont gardé la virginité, mais elle ne donne pas ce nom de "vierge" aux saints, bien que de fait ils aient gardé eux aussi la virginité tout comme les saintes. En ce monde, Marcel, il faut bien employer le langage du monde; mais ce langage est impuissant à exprimer les choses spirituelles(col 538-539).

En plus du dépassement immédiat de l'aspect extérieur du masculin et du féminin, une autre difficulté peut se présenter. Le langage sponsal peut nous apparaître trop anthropomorphique, trop simple pour parler de nos rapports avec Dieu. C'est la même difficulté que l'on éprouve à parler à Jésus avec le langage de l'enfant ou encore à s'adresser à Jésus-Enfant comme le fait constamment Van. Il s'adresse au petit Jésus. L'on pourrait se demander: mais ce petit Jésus où est-il? Jésus a grandi, l'enfance est passée. Ici aussi il faut dépasser le niveau simplement humain et extérieur de la présence de Jésus. Il faut penser que si Jésus a été une fois enfant, lui qui est Dieu éternellement, au moment où il était enfant, son enfance exprimait quelque chose d'éternel en Dieu. Et donc quelque chose qui demeure toujours. En un sens l'on peut et l'on doit aussi s'adresser à Jésus-Enfant. Ce n'est pas simplement une sorte de sentimentalisme que de s'adresser à Jésus-Enfant. C'est s'adresser à Jésus qui est Verbe de Dieu et qui, parce qu'il a été enfant sans cesser d'être Dieu, conserve dans son éternité divine ce qu'il a été comme enfant. Et l'on pourrait dire la même

² C'est ainsi que Marcel appelle affectueusement son maître de noviciat qui deviendra ensuite son directeur spirituel.

chose pour tous les âges de Jésus³. Ainsi, ce qui apparaît peut-être à première vue comme trop enfantin chez Van possède aussi un fondement théologique très profond. Il en va de même pour la dimension sponsale du rapport de Van avec Jésus.

S'il est vrai que l'amour sponsal, l'amour des époux, représente un aspect de l'amour éternel de Dieu en lui-même, il convient de nous demander: qu'est ce qui caractérise l'amour sponsal par rapport à l'amour d'un frère et d'une soeur, à l'amour d'un père, d'une mère, d'un enfant ? Je vous renvoie ici à un des textes qui se trouve dans *Quel est ton secret, petit Van*, le texte du Père Frost⁴ qui a fait une excellente présentation de ce thème de l'amour sponsal dans les textes de Van. Il y distingue cinq caractéristiques de l'amour sponsal.

Premièrement l'exclusivité, qui signifie concrètement la monogamie ou la monoandrie. L'exclusivité qui trouve une référence dans l'AT à travers le rapport de Yahvé au peuple. Yahvé s'est maintes fois présenté comme le seul Dieu. Et l'attitude du peuple qui n'est pas fidèle à son Dieu, c'est l'idolâtrie. Jésus vient à nous, Dieu qui s'est fait homme, comme le seul Dieu. Ce que nous vivons avec Jésus est un amour exclusif. De la même manière que le caractère de cet amour ne convient qu'à la relation entre Jésus et nous, de même certains gestes humains ne sont appropriés que dans la relation sponsale de l'homme et de la femme. Exclusivité, première caractéristique: un seul homme et une seule femme, un seul Dieu qui vient en Jésus et un seul peuple. Mais ce peuple est appelé à donner sa réponse à travers chaque personne d'une façon chaque fois unique. L'on voit bien que c'est une caractéristique qui ne se retrouve pas dans les autres types d'amour, puisqu'on peut avoir plusieurs frères et soeurs, on peut avoir plusieurs enfants et, dans le cas de l'amour filial, on a au moins deux parents. Jésus le dit très clairement à Van : «sais-tu pourquoi je me considère comme l'époux de toutes les âmes ? *Parce que je veux que toutes les âmes n'aiment que moi seul...*» (col 640) On ne peut pas dire plus succinctement et clairement le sens de l'amour sponsal quand il s'agit de la relation avec Jésus. Cependant c'est une exclusivité qui, dans le cas de Dieu, est tout à la fois inclusive : aimer Dieu comme il doit être aimé, c'est-à-dire d'une façon qui ne convient qu'à Dieu. Loin de rendre impossible l'amour des créatures, elle le fonde et

³ Pour approfondir la portée de cette affirmation, voir HANS URS VON BALTHASAR, *De l'intégration*.

⁴ FRANCIS FROST, «Van et la relation sponsale à Jésus», dans *Quel est ton secret, petit Van?*, Éditions Saint-Paul / Les Amis de Van, Versailles 2000, p. 211-232. Voir spécialement les pages 216-222.

rend possible d'inclure tous les êtres humains dans cet amour, jusqu'à l'ennemi. Le Père Frost formule très bien cette vérité: *L'appartenance exclusive du coeur à Jésus qu'exige l'intimité sponsale avec lui, loin d'exclure un amour tout de tendresse pour le prochain y compris celui de sexe opposé, ne fait que l'accroître car elle fait naître et grandir dans le coeur de l'épouse des richesses spirituelles qu'elle pousse à communiquer avec autrui*⁵. Il y a un très beau texte de Thérèse qui dit combien la relation de tendresse, d'amour à Jésus, loin de rétrécir le coeur le dilate: *En se donnant à Dieu le coeur ne perd pas sa tendresse naturelle, cette tendresse au contraire grandit en devenant plus pure et plus divine* (Ms C, 9r^o).

Deuxième caractéristique de l'amour sponsal, l'*unité* qui est très bien exprimée dans la passage de la lettre aux Éphésiens que je mentionnais: *les deux ne feront qu'une seule chair* (Ép 5,31). Dans l'amour sponsal il y a un désir de fusion qui évidemment, au plan humain, ne peut pas être réalisé parce que l'amour sponsal humain se réalise au plan de l'extériorité. Certes, il possède une intériorité, mais conditionnée par l'extériorité. Je dirais que l'intensité de fusion qui est possible avec Jésus répond et exauce le désir de fusion, le désir d'unité qui est présent dans tout amour des époux. Van nous dit : *Être époux, c'est unir ensemble deux amours qui s'aiment l'un l'autre ne formant plus qu'un au point de devenir inséparables* (cor 29-06-1947, au Frère Joachim Van). Pour lui, sa profession religieuse sera le moment où cet amour est scellé entre Jésus et lui. Il dit : *notre union mutuelle est telle que nous ne faisons plus qu'un ensemble* (col 721). Il va trouver une façon très originale d'exprimer cette communion ; il s'appelle «Marcel-Jésus» et il appelle Jésus «Jésus-Marcel» (cf. aut 854)⁶.

L'amour sponsal qui unit Jésus et l'Église s'inscrit dans le prolongement de la relation de Jésus à son Père. Ainsi y a-t-il une similitude entre l'amour qui unit l'Église-Épouse à Jésus-Époux et l'amour filial de Jésus pour son Père. Au moment de porter à terme sa mission, Jésus prie ainsi pour l'unité de ses disciples: *Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient en nous afin que le monde croie que tu m'as envoyé. Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un: moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaits dans l'unité* (Jn 17,21-23). Alors la signification de l'unité prend toute sa dimension: il y a une ressemblance entre l'unité intérieure à Dieu et l'unité que

⁵ *Ibid.*, p. 218.

⁶ L'usage pour l'épouse de prendre le nom de son époux peut aussi comporter une signification de cet ordre.

Dieu veut avoir avec nous. Comme Jésus disait au Père *tout ce qui est à moi est à toi et tout ce qui est à toi est à moi* (Jn 17,10), il le redit à son Église et partage ses biens à son Église comme le couple marié partage toute la vie. Cette unité a une conséquence qui est la *troisième caractéristique* relevée par le Père Frost à partir des écrits de Van: c'est l'*égalité*.

L'amour est promoteur d'égalité. Dans le rapport entre Dieu et l'homme, il est évident qu'il y a une radicale inégalité au point de départ: l'inégalité entre celui qui existe par lui-même, Dieu, et celui qui n'existe que par Dieu, étant créé par lui. Mais Jésus, parce qu'il exprime l'amour de Dieu, se fait promoteur d'égalité entre l'homme et Dieu. Une égalité qui sera reçue, certes, mais une égalité de réelle participation à l'amour de Dieu tel qu'il est en Dieu. Je cite ce beau texte de Van: *Plus j'aime, plus j'étreins étroitement l'objet de mon amour, plus aussi je vois clairement qu'il y a dans mon coeur un amour dont la dimension est égale à ton amour infini. Il n'y a à cela rien d'étonnant car en m'appelant ton épouse et en me permettant de t'appeler l'époux de mon âme, certes tu dois aussi faire en sorte que nous ayons tous les deux un amour égal. C'est à cette condition qu'il nous sera possible de nous aimer l'un l'autre. N'est-ce pas Jésus ? Ainsi donc, ton amour infini est également mon amour infini comme tous les deux ne faisons qu'un, il n'y a plus qu'un seul amour qui nous lie tous les deux ensemble* (col 720).

En langage sponsal, c'est ce que saint Paul exprimait très fortement dans le texte de son épître aux Galates (2, 20) : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi*.

La *quatrième caractéristique* de l'amour sponsal est la *simplicité*. Et je vous renvoie à votre expérience d'époux qui vous montre comment une relation sponsale, heureuse, réussie, implique la simplicité de l'un devant l'autre. Et je dirais que l'amour sponsal est ainsi le lieu de «résurrection de l'enfance, l'un des lieux de grâce ultérieurs qui est donné pour que l'«enfant» présent aussi bien au coeur de l'homme que de la femme trouve sa spontanéité d'expression. *La familiarité, l'aisance, la transparence, aussi bien dans le langage employé que dans les attitudes intérieures qui les motivent, éclatent dans toutes les paroles que Van adresse à Jésus*⁷. Nous pouvons voir un autre signe de la proximité de l'amour sponsal et de l'amour de l'enfant dans le fait que Van appelle constamment Jésus son «petit époux», ou encore il appelle «le petit Jésus» son époux. Pour lui il n'y a pas de

⁷ *Ibid.*, p. 220.

contradiction. Certes, sur le plan extérieur, pour être époux, il faut devenir une grande personne. Mais pour que la vie de l'époux et de l'épouse puisse rester profondément enracinée en Dieu, il faut qu'au plan intérieur, le cœur d'enfant de l'un et de l'autre continue à vivre à la manière dont nous l'indiqué le père Daguet ce matin. C'est un des secrets les plus importants de la réalisation de la vie d'époux et d'épouse que de garder cette dimension de simplicité, de transparence et d'ouverture l'un à l'autre qui sont le propre du cœur d'enfant. Et les enfants qui viennent dans le couple sont bien souvent un rappel, ils proposent l'image de cette beauté de l'enfance à laquelle nous sommes appelés même à travers les responsabilités de la famille. Il convient de dire un mot ici sur le rapport entre l'enfance spirituelle et la responsabilité. On a parfois une vision négative de l'enfance spirituelle, ou une vision critique, parce que parler d'enfance spirituelle semble favoriser l'irresponsabilité. De fait l'enfant est celui qui n'a pas encore de responsabilités. Mais l'enfance spirituelle se caractérise ainsi : par rapport à Dieu le Père, elle accepte de ne pas déterminer les responsabilités, elle est ouverte à toute responsabilité que propose le Père du ciel. Alors, il s'agit d'une dilatation de la responsabilité plutôt que d'un refus. On le voit dans la vie de Thérèse de Lisieux et dans la vie de Van. Le fait d'être tout donnés à Jésus et de l'être avec un cœur d'enfant leur fait accepter sans réticences, totalement, tout ce que veut Jésus, et en particulier la souffrance qui fera partie de leur vie sponsale. La vie sponsale peut donc être aussi appelée vie conjugale, c'est-à-dire une vie où les deux portent le même joug. Et Van sera appelé à une vie conjugale avec Jésus, au sens profond. À porter quel joug? Le joug de la rédemption du monde. Dieu veut tellement nous impliquer dans le don qu'il nous fait qu'il veut nous faire devenir donateurs avec lui. La façon qu'il a de nous sauver est de nous rendre sauveurs avec lui, de nous faire participer à la rédemption. C'est là l'expérience des saints, qui trouve expression dans cette relation sponsale, conjugale.

La *cinquième caractéristique*, c'est celle d'*éternité*. C'est la dimension que Jésus explicite dans une formule qu'il enseigne à Van : *Humble enfant de mon amour, récite, tout en écrivant, cette formule qui sera un serment d'amitié entre nous deux: «Mon bien-aimé Jésus, je t'aime, et parce que je t'aime, tu m'as choisi pour être éternellement ton épouse; et moi, Jésus, jamais je ne laisserai mon petit ami quitter mes bras si doux.»* (col 8)

On trouve ici chez Van le renversement de l'analogie dont j'ai parlé tout à l'heure, ce n'est pas Jésus qui est un peu époux à la manière dont nous sommes époux, mais c'est nous qui, humainement, sommes époux un peu à la manière des

véritables époux que sont Jésus et l'Église. Ce que Van justifie par l'étymologie vietnamienne du mot «époux»: *À propos du mot «Ban tram nam» qui signifie époux, épouse, littéralement «ami pour cent ans», que les hommes osent employer pour désigner ceux qu'ils aiment, il y a vraiment là un grand abus de mots. De fait, petit Jésus, le monde ne sait que se mentir à lui-même. Il suffit d'examiner un peu pour le constater. Sur cette terre, impossible pour les couples humains de s'aimer intimement, impossible que leur amour mutuel s'unisse jamais pour une durée de cent ans; et pourtant ils osent se donner l'un à l'autre le nom d'époux et d'épouse, d'amis pour cent ans. D'abord, parce que leur beauté physique se fane de jour en jour, leur amour va aussi en diminuant peu à peu. Ensuite, il est certain que l'un des deux époux devra mourir, de sorte que leur amour sera divisé, et qu'à cent ans, ils se considéreront comme de purs étrangers. Pourtant, ils osent se donner l'un l'autre le nom d'époux, amis pour cent ans. S'ils s'appelaient amis éphémères, je trouverais cela plus agréable à entendre, et alors, petit Jésus, les mots époux et épouse seraient réservés uniquement à toi et à moi, comme aussi aux âmes qui t'offriraient leur amour pour être uni à ton Amour. Nous seuls pouvons nous appeler véritablement Époux et épouse (amis pour cent ans) parce que nous ne faisons plus qu'un ensemble dans un seul amour infini. Nous pourrions même nous appeler l'un l'autre amis éternels. C'est là d'ailleurs le sens exact du mot épouse. Il vaut donc mieux continuer à l'employer. Petit Jésus, il se fait que le monde nous a dérobé notre mot «épouse», amie pour cent ans, car de fait, jamais leur amour ne peut durer cent ans; tout au plus peut-il durer jusqu'à la mort. Et après cent ans, il est certain qu'il ne restera plus rien de leur amour. Pour nous, plus notre amour dure longtemps, plus nous nous comprenons et plus se resserre le lien de notre amour. Bien plus, cet amour produit une telle union que nous ne faisons plus qu'un tous les deux, et qu'aucune force n'est plus capable de nous séparer. Petit Jésus, c'est cela être époux, et en conséquence, il n'y a que nous qui puissions porter ce nom. Les mondains nous ont dérobé ce mot qui nous est propre, car il n'est personne parmi eux qui puisse avoir un ami pour cent ans. Il n'y a que toi seul qui sois leur Époux (col722-723).*

On voit ici exactement comment Van comprend et montre à travers l'étymologie des mots «époux» et «épouse» en vietnamien que la participation de l'amour de Dieu qui est donnée au plan de la création dans le rapport époux-épouse comporte une part de désir irréalisable sur le plan de l'histoire, mais qui peut être assumée et exaucée dans l'amour même de Jésus. Évidemment, il l'explique davantage en rapport avec la vie religieuse. Parce que Jésus est venu dans notre monde, il peut

en effet y avoir une autre façon de vivre cette relation sponsale autrement que dans le mariage. Mais en même temps, le Seigneur a fait du mariage humain le lieu où son amour est manifesté en un mode de participation à son amour d'époux de l'Église. Ainsi, Jésus Époux demeure au coeur de toute vocation: la vocation religieuse et la vocation matrimoniale. Et Jésus rassemble ainsi les vocations. Ne rejoint-on pas ici le fondement théologique de l'intuition de fondation des Missionnaires de l'Amour de Jésus? L'Église n'est pas une fédération de plusieurs vocations et missions qui se réaliseraient indépendamment. La vocation et mission de l'Église est unique. Et chacun, en vivant sa vocation personnelle, s'insère dans la grande vocation missionnaire qui est celle de l'Église, unique épouse du Christ. Il ne s'agit pas seulement d'être d'Église, c'est à dire de répondre à Dieu en accueillant ce qui nous est donné de lui à travers l'Église, il s'agit plus radicalement d'être Église. Notre réponse n'est pas seulement une réponse individuelle, elle consiste plutôt dans la disponibilité à ce que l'Esprit produise en nous la réponse de l'épouse, qu'est l'Église, à travers la diversité des vocations de chacun d'entre nous. Et sûrement la rencontre des vocations dans les Missionnaires de l'Amour de Jésus sera l'occasion de prendre conscience de l'unique source d'amour pour toutes les vocations: l'amour sponsal de Jésus.

Je termine par un bref commentaire d'un texte de Van qui est particulièrement difficile, et qui donnera matière à réflexion aux théologiens pour plusieurs années encore. C'est un texte qui risque d'être opaque mais qui apporte une importante lumière sur la nécessité et la complémentarité des différentes formes d'amour (l'amour sponsal et les autres formes d'amour). [Van dit à Jésus:] *Petit Jésus, voilà que le Frère Eugène continue d'affirmer que jamais il n'admettra que son âme est ton épouse. Il soutient que seules les femmes sont tes épouses.* [Jésus lui répond :] *Alors, petit frère, dis ceci au Frère Eugène: «Si dans les rapports avec Jésus on n'a pas les sentiments de l'épouse à l'égard de son époux, on n'a pas non plus les sentiments de l'enfant à l'égard de son père. Si on n'a pas les sentiments de l'enfant à l'égard de son père, on n'a pas davantage ceux de l'élève à l'égard de son maître. Sans ces sentiments de l'élève à l'égard de son maître, on n'est même plus un homme. Si on n'est plus un homme, on n'est pas non plus une chose, et finalement, on n'est plus rien du tout, de sorte qu'on ne peut pas aimer Jésus; c'est là, d'une certaine manière, renier la Trinité sans le savoir»* (col 635-636).

C'est costaud et c'est loin d'être évident du premier coup. Je vous partage simplement une méditation à partir de ce texte. Pour souligner ceci: qu'en chaque relation humaine, qu'elle soit fraternelle, maternelle, paternelle ou filiale, nous sommes appelés à être constamment «branchés» sur la source de l'amour de Dieu, et par suite à laisser vibrer dans un équilibre différent toutes les harmoniques de l'amour, harmoniques fraternelles, paternelles, maternelles, sponsales. Quivoudrait exclure simplement l'une de ces harmoniques, l'une de ces formes de l'amour, risque de mettre de côté une partie de ce qui est essentiel à l'amour de Dieu. Et au bout du compte, il ne sera plus en contact avec la source de l'amour qui est l'amour de Dieu. Finalement, il sera à l'oeuvre avec ce qu'il a délimité lui-même comme devant faire partie de l'amour dans ses relations, dans tel ou tel contexte. Et c'est, il me semble, la logique qui est au fond de l'argumentation de Van.

Si envers Jésus on n'a pas les sentiments de l'épouse à l'égard de son époux, en d'autres mots si on ne répond pas à Jésus de la manière dont il veut, si on ne donne pas à Jésus l'exclusivité d'amour qu'il désire, si on ne donne pas à Jésus l'intimité et l'unité d'amour qu'il désire, si on n'accepte pas qu'il fasse de notre amour un amour à l'égal du sien qui nous introduise dans l'éternité (on aura reconnu les caractéristiques de l'amour sponsal), si on n'accepte pas pleinement que c'est Jésus qui ait l'initiative de l'amour et qui en détermine le contenu, en fait nous on n'aime pas Jésus, mais l'on construit plutôt en soi quelque chose dont on décidera de façon autonome et unilatérale que c'est aimer Jésus. Et l'on prétendra que ce sont des sentiments d'enfant à l'égard du Père, car on voudra garder Jésus plus grand que soi, alors que son amour veut promouvoir, avec chacun, une relation d'égalité, caractéristique de l'amour sponsal. Cet amour d'enfant n'est plus la véritable enfance spirituelle, parce qu'il exclut ce que par ailleurs Jésus veut donner à vivre comme amour. Il me semble que c'est là le sens des paroles de Jésus à Van: *Si dans les rapports avec Jésus on n'a pas les sentiments de l'épouse à l'égard de son époux, on n'a pas non plus les sentiments de l'enfant à l'égard de son père.*

Le texte poursuit: *Si on n'a pas les sentiments de l'enfant à l'égard de son père on n'a pas davantage ceux de l'élève à l'égard de son maître.* Peut-être a-t-on le plus bel exemple de cela dans l'attitude des pharisiens à l'égard de Jésus. Combien de fois dans l'Évangile on voit les pharisiens s'adresser à Jésus comme à un Rabbi: *Maître nous savons que tu es véridique...* (Mc 12,14 et par.) Et cependant ils lui posent des questions pièges pour l'embarrasser, notamment en ce qui concerne la question du mariage. Est-ce qu'on a le droit ou non de répudier? (cf. Mt 19,1-9; Mc

10,1-12). Un autre cas est celui de la femme adultère où les pharisiens arrivent devant Jésus et lui disent: *Moïse nous a prescrit de lapider ces femmes-là. Toi donc, que dis-tu?* (Jn 8,5) Et ils se présentent en disciples de Moïse et de la loi. Ils pourraient même être disciples de Jésus (ils l'appellent "Maître"), s'ils voulaient se situer totalement sur le plan de la Loi. Mais ils se coupent du rapport personnel à Jésus, qui est Dieu venant à eux pour établir un rapport personnel avec eux. Ils ont déjà dessiné le cadre de maître et de disciple dans lequel ils veulent restreindre leur rapport à Jésus. Et ils démontrent finalement qu'ils ne sont pas ses disciples; leur opposition éclate à la Croix.

Sans ces sentiments du disciple à l'égard de son maître, on n'est même plus un homme, si on n'est même plus un homme on n'est pas non plus une chose. Ici Jésus souligne à Van comment l'oreille du disciple qui veut vraiment entendre et se laisser enseigner, c'est quelque chose de propre à l'homme et qui suppose ensuite l'amour, la disponibilité, la simplicité de l'enfant, et l'amour sponsal qui est prêt à ne pas poser de limites, qui est prêt à ce que ce soit le maître qui pose lui-même les limites de la relation. Dans le refus ou la restriction de ces dimensions de l'amour, «on n'est plus un homme» parce qu'on n'est pas en plénitude ce que Dieu veut que soit un homme. «Et on n'est pas non plus une chose». Pour essayer d'approfondir ces affirmations, je comparerai le passage de l'être humain au plan de la création à l'homme tel que Dieu le veut au passage entre le règne animal et l'être humain.

L'animal est très bien réglé au niveau de sa vie, de ses instincts. L'instinct règle pratiquement tout dans la vie de l'animal. Ce qui est frappant dans le passage entre les animaux plus évolués et l'homme, c'est que l'homme n'a presque plus d'instincts. Alors que l'animal atteint sa maturité pour ainsi dire naturellement, l'homme ne peut l'atteindre que par le moyen d'un long apprentissage. Le petit de l'homme est infiniment plus fragile que tous les autres animaux. Et c'est parce qu'il est capable d'une grandeur beaucoup plus profonde qu'il est, au début, si fragile. Il en va ainsi analogiquement pour le passage entre ce qu'est l'homme au plan de la création et ce qu'il peut devenir s'il répond au projet de Dieu. L'homme qui se coupe de Dieu et qui refuse d'être plus qu'un homme en participant pleinement à la vie de Dieu, n'est en fin de compte «plus un homme», et il «n'est pas non plus une chose». En effet, alors que la chose est parfaitement chose en elle-même et l'animal parfaitement animal en lui-même, l'homme ne peut pas être parfaitement homme s'il n'accepte pas de devenir plus qu'homme, c'est-à-dire participant de la vie divine.

L'homme a été fait homme en ouverture sur Dieu, comme soif de Dieu. Et dès qu'il se coupe de Dieu, il se trouve dans la situation paradoxale d'être soif sans qu'il y ait de source. Hors de son ouverture à Dieu, l'homme ne peut plus correspondre librement à ce qu'il est.

Ce ne sont là que quelques pistes de réflexion pour rendre moins opaque ce passage de Van qui mérite un sérieux approfondissement et qui est aussi un appui très fort pour oser annoncer Jésus à tous parce qu'il y va de la réalisation de toute personne comme être humain. Ce que Dieu apporte, ce n'est pas simplement une décoration ultérieure à une perfection humaine qu'on pourrait déjà accomplir comme être humain. L'être humain a été créé comme un en-creux de Dieu et lui annoncer Jésus, c'est le mettre en contact avec celui qui vient combler cet en-creux, en lui communiquant l'amour divin.

En terminant je voudrais donner un exemple. Van applique à quelque chose de la vie de famille cette compréhension de fond de la richesse des harmoniques de l'amour.

[C'est Jésus qui parle:] *Sois bien attentif... Pour ce qui est des sentiments des parents envers leurs enfants, ils englobent aussi tous les autres genres de sentiments, même ceux de l'ami pour son ami, de l'époux pour son épouse, du frère pour son petit frère, du roi pour ses sujets, du maître pour ses élèves. Donc, pour pouvoir dire que les parents aiment vraiment leurs enfants, il faut qu'ils aient tous ces sentiments qui constituent le véritable amour. Par exemple, quand les parents suivent la volonté de leurs enfants dans les choses convenables, ils leur témoignent les sentiments de l'ami. Quand ils leur donnent les marques d'un amour ardent, qu'ils leur prodigent des caresses, ils leur témoignent les sentiments des époux. Quand les parents soutiennent leurs enfants et les protègent, ils leur témoignent des sentiments fraternels (col 639).*

Combien il est important dans la manière d'exercer l'autorité envers les enfants de nous savoir aussi profondément frère et soeur de nos propres enfants, puisque nous avons un seul Père du ciel. Cela change complètement la manière d'exercer l'autorité si elle est vue comme la transparence de l'autorité du Père du ciel.

La lettre par laquelle le Pape a proclamé Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face docteur de l'Église s'intitule *Scientia Amoris*. Je pense que Van s'inscrit

dans le prolongement de ce doctorat de l'amour de Thérèse. Les textes de Van sur lesquels nous venons de réfléchir et qui relèvent précisément du domaine de la science de l'amour, peuvent compléter ceux de Thérèse.

Dans votre vie, il y a sans doute beaucoup d'éléments de cette science d'amour que vous connaissez mieux que moi, car chaque personne, dans l'expérience de sa rencontre avec Dieu, dans sa vie de famille, dans sa vie d'engagement envers Jésus, est appelée à vivre d'une façon unique la réalité fondamentale de l'amour, qui est comme un diamant aux mille facettes. Rendons grâce au Seigneur pour ce qu'il nous a donné de toucher et de refléter de son Amour. Et je prie en particulier pour que cette plénitude de l'amour qui nous vient de Dieu puisse rayonner à travers vos visages non seulement individuels mais aussi le visage de vos familles. L'Église a un urgent besoin de ce rayonnement de l'Amour à travers ces deux canaux complémentaires de l'amour sponsal que sont la famille et la vie d'engagement dans la virginité avec Jésus.

- Jésus don total au coeur de toute vocation -

Par le Père François-Xavier Durrwell, C.Ss.R.

*Né le 26 janvier 1912 à Soultz dans le Haut-Rhin. Après avoir fait ses études secondaires dans les petits séminaires des Rédemptoristes en Alsace et en Suisse, il entre dans leur congrégation le 8 septembre 1931 et est ordonné prêtre le 2 août 1936. Envoyé à Rome à l'automne 1937, il fait des études à l'université Grégorienne et à l'Institut biblique. Il publie en 1950 un livre qui marque son époque et qui annonce déjà toute son œuvre : *La Résurrection de Jésus, mystère de salut. La fécondité de son intuition théologique fondamentale de déploie dans toutes ses publications, parmi lesquelles : l'Eucharistie, L'Esprit Saint de Dieu, Le Père, et tout dernièrement un ouvrage synthèse : Christ notre Pâque.**

Marcel Van savait que la grâce de Dieu avait fait de lui une victime du divin amour. A travers ses écrits, il s'attribue 45 fois ce titre. Sept fois, il précise qu'il est une victime d'holocauste. «Holocauste», un mot grec qui signifie que cette victime d'amour est entièrement consumée par le feu. A ces deux termes, s'apparente celui de «sacrifice» utilisé par Van.

Une clarification du langage s'impose. Dans leur acception actuelle, ces termes ont une signification négative. Ils comportent l'idée de violence subie, de destruction. On parle des victimes de l'injustice, de la faim, de la guerre, on parle de générations «sacrifiées». Ces derniers temps, le mot «holocauste» a désigné le génocide perpétré sur les juifs. Sous la plume de Van, ces termes n'ont pas ce sens négatif. Il les emprunte au langage culturel de la Bible. La victime est l'offrande faite à Dieu, soit d'un objet ou d'un animal dans l'Ancien Testament, soit surtout d'une personne dans le Nouveau. Saint Paul écrit : *Je vous exhorte, frères... à vous offrir (à Dieu) en victime vivante, sainte et agréable à Dieu. Ce sera là votre culte spirituel* (Rm 12, 1). Le mot sacrifier est à prendre selon son étymologie, c'est-à-dire : rendre sacré. Il est synonyme de «sanctifier, consacrer».

Comment offrait-on un sacrifice dans l'Ancien Testament? On prenait, par exemple, un agneau, on lui enlevait son existence profane en l'immolant. De plus, on le plaçait sur l'autel qui est «la table de Dieu». Selon Mt 23, 19, ce contact avec la table de Dieu «sanctifiait la victime». Pour mieux en marquer la consécration, on la rôtiissait

au feu, car «Dieu est un feu dévorant». En mangeant la victime ainsi rendue sacrée, on pensait communier à la sainteté de Dieu.

* *
*

Jésus a été victime de la violence des hommes, selon le sens moderne de ce mot. Mais quand l'Écriture dit qu'il s'est *offert en victime à Dieu* (Ep 5, 2), il est évident qu'il est appelé victime au sens cultuel du terme, consacré à Dieu en sainte offrande. La veille de sa passion, il déclare : *Je me consacre moi-même - c'est-à-dire je deviens sainte victime - afin qu'eux aussi soient consacrés...* (Jn 17, 19). Il s'est *offert à Dieu dans un Esprit éternel*, dit He 9, 14, dans l'Esprit qui est amour. *Il fut ressuscité dans l'Esprit Saint*, dit Rm 8, 11, dans l'Esprit Saint qui est amour. Dans sa mort et sa glorification, *Jésus est devenu esprit vivifiant*, dit saint Paul (1 Co 15, 45), une victime consumée et transformée dans le feu d'amour de l'Esprit Saint. Il l'est devenu pour que les siens soient saisis par ce même feu. Van se sait et se veut de plus en plus victime d'holocauste en communion avec son Bien-Aimé, lui-même holocauste d'amour.

* *
*

Le langage victimal est donc celui de l'amour. Jésus a aboli les sacrifices de l'Ancien Testament, et instauré un culte intérieur, celui du coeur. *En entrant dans le monde, il dit: «de sacrifices et d'offrandes tu n'as pas voulu... Alors j'ai dit: voici qui je suis venu pour faire ta volonté»* (cf. He 10, 5.8). Jésus est lui-même la victime offerte. De même Van. Il écrit à sa mère : *J'appartiens à Dieu. Je suis la victime que tu as offerte volontairement, et tu t'es réjouie de voir que Dieu acceptait ton enfant comme une victime qui lui était offerte.*⁸

L'oblation est celle d'un holocauste : la victime est totalement consumée par un feu qui brûle toujours : *L'Amour ne meurt pas*, dit Van⁹. D'ordinaire, il ne précise pas de quel amour il veut brûler : *Me voici donc, victime d'holocauste offerte au feu de l'Amour. Je ne regrette rien, mon seul désir est de faire en sorte que l'Amour soit entièrement satisfait.*¹⁰ S'il ne précise pas, c'est qu'il s'agit de l'Amour absolu, du

⁸Lettre à sa mère. Saïgon, le 18 mai 1950.

⁹Lettre à Nghi. Thai-ha-ap, le 9 novembre 1949.

¹⁰Lettre au Père A. Boucher, Saïgon avril 1951.

feu qui existe en lui-même : l'Esprit Saint. *L'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs par l'Esprit qui nous est donné* (Rm 5,5). Il veut être consumé dans le feu dont Jésus brûle dans sa mort et sa résurrection, dont Dieu brûle lui-même.

* *
*

L'émission des voeux perpétuels est pour Van une solennelle liturgie sacrificielle. La veille, il écrit au Père Boucher : *Demain, je serai la victime. C'est vous qui ferez l'offrande. Si vous voulez que l'offrande soit parfaite, demandez à Jésus de me prendre bien vite en lui, afin que votre offrande soit vraiment perpétuelle.*¹¹

Quelques jours plus tôt, il avait annoncé au Père Drayer Dufer que le «louveteau» de sa troupe de scouts était devenu *un tendre agneau... transformé en victime d'holocauste offerte à l'amour.*¹²

A la même occasion, il écrit à Tê, sa petite soeur tant aimée et qui, de son côté, lui était si attachée : *Dis à Jésus, ton ami de coeur : «Mon bien-aimé Jésus, je t'offre Marcel. Marcel sera ton entière propriété et non pas la mienne. Je te l'ai offert avec l'immense désir que tu fasses de lui tout ce que tu voudras, sans considération ni pour moi, ni pour Marcel. Dispose de lui en toute liberté, car il est à toi. Je n'ai pas le droit de m'y opposer.»*¹³

* *
*

Le langage sacrificiel de Van s'inspire de Thérèse de l'Enfant-Jésus. Dans les Carmels de France existait une tradition héroïque : la Carmélite qui s'en croyait la vocation s'offrait comme victime à la justice offensée de Dieu, pour que la foudre de ta justice divine tombe sur elle, l'innocente victime, préservant ainsi les pécheurs de la colère de Dieu. Thérèse, pourtant héroïque dans sa charité, avoue ne ressentir aucun attrait pour une pareille pratique, d'ailleurs inspirée d'une théologie erronée. Elle s'est offerte «comme victime d'holocauste», non pas aux rigueurs d'une justice exigeante, mais à *l'amour miséricordieux, afin d'être consumée sans cesse dans les flots de la tendresse infinie* de Dieu. A plusieurs reprises, Van se réclame de l'exemple de sa

¹¹Dalat, le 7 septembre 1952.

¹²Lettre au Père Drayer Dufer, Dalat, le 28 août 1952.

¹³Lettre à Tê, Dalat, le 28 août 1952.

soeur du ciel: *J'ai demandé à ma soeur Thérèse de m'offrir elle-même comme victime à l'amour de Jésus. Ne sachant pas du tout comment faire moi-même cette offrande, j'ai tout simplement dit à ma soeur : «Ma soeur, offre-moi de la même manière dont tu t'es offerte toi-même.»*¹⁴

* *

*

Jésus, lui aussi, s'est livré à Dieu en victime d'holocauste. Il le dit en d'autres termes: *Je me consacre moi-même* (Jn 17, 19). Jésus a-t-il été victime à la manière de Thérèse et de Van, offert à l'amour qui règne entre le Père et le Fils? Ou bien a-t-il été victime selon l'idée jadis largement répandue, encore plus ou moins prônée par des théologiens, selon laquelle Jésus, l'Innocent, aurait subi les rigueurs de la justice offensée, et expié ainsi les péchés de l'humanité?

A partir de Thérèse et de Van et des saints, on peut remonter à Jésus lui-même dont ils partagent le destin. Ce qu'ils ont vécu éclaire ce que Jésus a vécu dans sa Passion. Ils sont les bons fruits que l'arbre de la croix a mûris. On peut reconnaître un arbre à ses fruits, Jésus l'a dit. Le fruit proclame ce qu'est l'arbre. Les pommes donnent leur nom au pommier, les cerises au cerisier. Thérèse et Van, victimes d'holocauste de l'Amour; consumés par l'Amour, proclament comment Jésus fut victime. Il fut la victime consumée dans l'amour de son Père, et non pas la victime des rigueurs d'une justice offensée se déchargeant sur lui. Peu crédibles paraissent les théologies qui font de Jésus la victime de la divine justice offensée, où Jésus satisfait à la justice à force de souffrances. La rédemption est un mystère d'amour infini.

Tout se passe dans l'amour réciproque du Père et du Fils dans le feu de l'Esprit.

Dans la mort, Jésus est devenu, pour tous, la victime d'holocauste, de l'amour; offert dans l'Esprit d'amour (cf. He 9, 14), glorifié dans l'Esprit d'amour (cf. Rm 8, 11), transformé dans cet amour, *devenu esprit vivifiant* (1 Co 15, 45), un être-amour. Le péché du monde qui refuse l'amour de Dieu, il l'a expié en s'ouvrant infiniment, en faveur de tous, à l'amour infini: *Je me consacre moi-même, pour qu'eux aussi soient consacrés.* (Jn 17, 19).

¹⁴col. 728

C'est cependant à travers beaucoup de souffrances que Jésus et Thérèse et Van ont été consumés par l'amour. La vie de Van est tissée de la joie d'aimer et de grandes souffrances. S'appropriant le nom de son Jésus bien-aimé, il signe plusieurs de ses lettres : *Votre petit Jésus souffrant*¹⁵. Durant son enfance, Van a vécu un martyre, dont le récit autobiographique est presque insoutenable. Comment des hommes ont-ils pu exercer une telle cruauté sur un enfant ? Plus tard, sa santé sera déficiente. Au couvent, son extrême sensibilité souffrira des aspérités de la vie communautaire, de l'antipathie manifestée par un de ses supérieurs successifs.¹⁶

Dès l'âge de 21 ans, il parle d'une « blessure profonde » que des causes extérieures n'expliquent pas : *Si jusqu'à maintenant je n'avais pas vécu par amour ; je sais que jamais il ne m'aurait été possible de passer à travers ces jours devenus pour moi une blessure profonde qui torture mon âme.*¹⁷

Une souffrance mystérieuse, à rien comparable, ne le quitte presque jamais, même dans les grandes joies que, parfois, son Jésus aimé lui procure. Il l'évoque avec des accents souvent poignants. La prière est devenue aride, alors qu'elle fut si ardente jadis : *C'est le vide complet dans mon coeur.*¹⁸ Un vide désespéré dans un coeur avide d'aimer. *Indicible tristesse*, dit-il¹⁹, qui l'anéantit. *C'est déjà demain le jour de ma profession perpétuelle. Mais le ciel reste couvert d'un épais nuage de tristesse. L'aridité règne dans mon coeur qui n'éprouve aucun sentiment de joie ni d'amour... Depuis longtemps déjà les facultés de mon âme sont paralysées, et je suis sûr qu'elles le demeureront toujours jusqu'au jour où je parviendrai au séjour du bonheur.*²⁰

Plus tard, en prison, il constate la justesse de cette prévision : *Je ne suis plus aujourd'hui qu'un cadavre qui respire. Je suis très faible, et pourtant je ne suis pas au bout de mes peines morales : le calice d'amertume est encore plein.*²¹

Van sait d'où lui vient cette blessure : *Si je n'aimais pas autant, peut-être je ne souffrirais pas autant.*²² C'est ce qu'il appelle *la croix de l'Amour*. Or *l'Amour c'est Dieu lui-même.*²³ Dieu qui est l'Amour est la souffrance de Van, qui pourtant n'a joie qu'à aimer Dieu.

¹⁵Lettres au Père Boucher.

¹⁶Lettre au Père Boucher, Saigon, avril 1951.

¹⁷Lettre à Nghi. Thai-ha-Ap, le 9 novembre 1949.

¹⁸Lettre au Père Boucher, Saigon, le 22 décembre 1951.

¹⁹Ibid.

²⁰Lettre au Père Boucher, Dalat, le 7 septembre 1952.

²¹Lettre à sa soeur Tê, Hanoi, le 17 novembre 1955.

²²Lettre au Père Boucher, Dalat, le 7 septembre 1952.

²³Ibid.

Peut-on expliquer ? L'amour se vit, mais ne s'explique pas, ici d'autant moins que cet amour est celui de Dieu. Dieu est mystère. L'homme aime aimer, l'amour est son bonheur. Dieu est le Seigneur de toute vérité, beauté et bonté. Comment se fait-il que son amour puisse être si douloureux ?

On sait qu'au purgatoire le travail de l'amour est douloureux pour l'homme. Il l'est déjà sur terre. L'amour divin est trop grand ; l'homme est trop petit pour l'accueillir. Il doit se laisser déchirer, creuser, dilater pour l'accueillir.

Van se sent vide d'amour, alors qu'il en est avide. Il en est avide, parce qu'il est saisi par l'amour. Mais c'est dans la profondeur de lui-même, dans le coeur comme en témoigne saint Paul : *L'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs par l'Esprit qui nous est donné* (Rm. 5,5).

«Dans le coeur», c'est-à-dire dans la profondeur de notre être. C'est là, dans l'intime de la personne que le doigt brûlant de Dieu, l'Esprit Saint, touche l'homme ; c'est là que l'homme prend feu pour Dieu. Or, les facultés dont on dispose sur terre, pour connaître, pour expérimenter sont d'un ordre différent, sans grand rapport avec le feu qui embrase l'intime profondeur. Terrestres, elles sont incapables de vibrer au diapason de l'amour céleste. L'homme se sent déchiré. Van constate que ses «facultés sont paralysées», inertes à l'égard de ce qui se passe dans le coeur. Il languit après l'amour qu'il croit absent, cet amour qui le fait languir.

Tout en se sentant vide d'amour, Van est lucide il sait que cette brûlure est la marque du feu qui est en lui: *Pourquoi, alors que je désire ardemment voir Dieu, Dieu demeure-t-il absent ?... Y a-t-il douleur comparable à cette douleur ? Si je n'aimais pas, peut-être je n'aurais pas à souffrir autant. Toutefois, comment pourrais-je sortir de cet océan de l'Amour infini qui m'a englouti tout entier ?*²⁴ «Amour et blessure» sont pour. Van des mots inséparables.²⁵

* *
*

Si l'Amour ouvre une blessure, dans le coeur aimant ; la blessure, à son tour, ouvre un espace à l'Amour, lui permet de se purifier, de se fortifier, de s'épanouir. Van reconnaît les services rendus par la souffrance. *Je sais que je suis une petite victime offerte à ton Amour et que, pour mourir consumé dans l'amour, je devrai mourir*

²⁴Lettre à Ngi, Thai-ha-Ap, le 9 novembre 1949.

²⁵Ibid.

*dans la souffrance.*²⁶ L'homme doit dépasser l'étroitesse de son être fermé: *La chair et le sang ne peuvent pas hériter du Royaume de Dieu* (1 Co 15, 50). Il est impossible de poser l'acte absolu de l'amour, à moins de mourir pour celui qu'on aime. Jésus l'a dit (Jn 15, 13). Il est mort pour Van, Van veut mourir pour Jésus. Ils se rejoindront ainsi dans l'extrême de l'amour, dans la mort l'un pour l'autre. Leurs deux noms ne formeront plus qu'un seul. Déjà, sur terre, Van commence à se dire tantôt «Jésus-Van», tantôt «Van-Jésus»²⁷.

Ailleurs, Van dit de son âme qu'elle est l'épouse de Jésus. Au-delà du langage différent, les mots «épouse» et «victime d'holocauste» expriment la même réalité. Van sait que la beauté de son âme-épouse s'épanouit dans la souffrance.²⁸ Van se dit encore l'enfant de Dieu. Au-delà du langage différent, être victime de l'Amour et être enfant de Dieu constituent une même réalité. Car c'est dans l'Esprit d'amour, c'est en aimant que le Père engendre le Fils et la multitude de ses enfants.

* *
*

La souffrance, personne ne peut l'aimer en elle-même. Et Van moins que quiconque, lui si sensible. Mais parce que la souffrance peut être au service de l'Amour, Van la désire avec ardeur et y trouve sa joie: *Tout ce que je veux, c'est de souffrir et de m'offrir en victime.*²⁹ Ce n'est pas la souffrance en elle-même qui est visée, mais l'amour qui se purifie et s'enflamme et permet de rejoindre le Bien-Aimé: *C'est avec toute la force qui réside dans mon amour que je te demande avec instance de me clouer à la croix de la souffrance. Je veux vivre, mais vivre dans la souffrance. Je veux mourir, mais mourir comme toi sur la croix.*³⁰ Ce n'est donc pas la souffrance ni la mort en elles-mêmes qu'il désire. Il aspire à vivre dans la mort avec le Bien-Aimé.

* *
*

²⁶col. 21

²⁷Lettre à l'Enfant-Jésus, le 25 août 1952.

²⁸Lettre au Frère Michel, Dalat, le 17 août 1952.

²⁹Lettre au Père Boucher, saigon, le 12 décembre 1950.

³⁰Autres Écrits

Dès lors, on ne s'étonne pas du paradoxe de la paix goûtée au milieu de la tourmente, voire d'une joie inexplicable. C'est cette paix dont Jésus dit que le monde ne peut pas la donner (Jn 14, 27), dont Paul dit qu'elle dépasse toute intelligence (Ph 4, 7). Cette paix et cette joie sont les fruits de l'Esprit Saint (Ga 5, 22), de l'Esprit qui est l'amour répandu dans le coeur (Rm 5, 5). Paul dit des chrétiens de Thessalonique : *Vous avez accueilli la Parole en pleine détresse dans la joie de l'Esprit Saint* (1 Th 1, 6). Van dit avoir pénétré dans un buisson à la fois de roses et d'épines.³¹ *Jamais je n'éprouve autant de paix que dans les moments de souffrance.*³² *Je suis très joyeux, bien que mon coeur reste sec et rempli de tristesse. Il m'est bien difficile de trouver les mots qui disent cette souffrance.*³³ En prison, où il n'est plus «qu'un cadavre qui respire», il parle d'un «calice d'amertume» et d'un «amour qui est mon bonheur». *Aucune affliction n'est capable d'effacer le sourire... sur mon visage amaigri*³⁴ L'Esprit d'amour est feu qui brûle et fraîcheur des eaux de la consolation.

* *
*

Van n'a jamais, que je sache, voulu voir dans ses souffrances des effets de la justice divine châtiant les péchés³⁵. De même, sa soeur du ciel, Thérèse, ne s'est pas sentie la vocation de se substituer aux pécheurs, pour subir à leur place les effets de la justice divine. Tous deux se savaient voués au feu de l'Amour. Jésus a souffert immensément, à la mesure de sa mission, à la mesure surtout de sa divine filiation, de la sainteté infinie à laquelle il devait s'ouvrir en son humanité. Thérèse et Van et les saints ont vécu en communion de souffrances avec lui : *Si nous souffrons avec lui*, dit saint Paul (Rm 8, 17). Dans leurs souffrances, ils sont un miroir où se reflète la passion de Jésus. Les souffrances étaient au service de leur sanctification; de même en Jésus, les souffrances étaient au service de sa consécration en victime d'holocauste d'amour infini, dont il dit: *Je me consacre moi-même pour que eux aussi soient consacrés* (Jn 17, 19). Les souffrances ont creusé Jésus pour créer en son être humain l'espace d'accueil infini, afin que *la plénitude de la divinité*, toute la gloire du Père, puisse *habiter corporellement en*

³¹Lettre à Mr et Mme Moïse, Dalat, le 13 mars 1932.

³²Lettre au Père Boucher, Dalat, le 7 septembre 1952.

³³Lettre au même, Saïgon, le 22 décembre 1951.

³⁴Lettre à sa soeur Tê, Hoa-ho, Hanoi, le 17 novembre 1955.

³⁵Cf. Lettre au Frère Michel, dalat, le 7 août 1952.

lui (cf. Col 2, 12). L'épître aux Hébreux nous le dit: *À travers la souffrance, il a appris la soumission», l'accueil du Père, «et il fut rendu parfait, fut glorifié, et devint cause de salut pour tous...* (He 5, 8s.). L'épître dit encore : *Dieu a voulu amener à la perfection par les souffrances l'initiateur du salut* (He 2, 10).

Pour Van, pour Thérèse, pour Jésus, tout est oeuvre d'amour de la part de Dieu. Car Dieu est Père, dans l'amour de l'Esprit Saint. Il n'a pas empêché les hommes de tuer son Fils, Mais, à travers les souffrances, il a engendré son Fils à sa plénitude. Le Père lui a donné de mourir vers lui, de ressusciter à travers la mort. *Dieu l'a ressuscité selon qu'il est dit au psaume 2 : «Tu es mon Fils. Je t'engendre aujourd'hui».* (Ac 13, 33) et l'a fait *cause de salut pour tous* (He 5, 9).

* *

*

De même que Jésus, ni Van, ni Thérèse ne sont devenus pour eux seuls victimes d'holocauste dans le feu de l'amour. Jésus dit : *Pour eux, je me consacre* (Jn 17, 19). Paul dit : *Personne ne vit pour soi, ne meurt pour soi* (Rm 14, 7). Van, membre de la Congrégation des Rédemptoristes, se dit «petit rédempteur»³⁶. *Rien ne me remplit de joie, comme de porter le nom de Jésus rédempteur.*³⁷ Devenu avec Jésus victime d'holocauste au feu de l'amour, Van est lacé avec Jésus au coeur du monde, afin que ce feu prenne au monde et que, par le feu de la sainteté, soit brûlé le péché du monde. Jésus est descendu au fond de toute chose, pour remplir toute chose (cf Ep 4, 10). Thérèse, l'innocente, «s'est assise à la table des pécheurs», pour que l'amour de Dieu soit présent au milieu d'eux. Van ouvre son coeur pour y «héberger l'Amour», comme il dit³⁸, au milieu des hommes qui se ferment à l'amour. Il retourne à Hanoi, pour que l'amour soit présent dans la capitale devenue communiste.

Van écrit : *Ma modeste condition de Frère ne me permet pas de sortir de ma chambre* pour porter l'Evangile sur la place publique.³⁹ Il a reçu mission d'être, avec Jésus, holocauste d'amour au coeur du monde à convertir. C'est là «une prodigieuse et mystérieuse» méthode d'apostolat, celle de la présence dans les coeurs même des plus grands pécheurs - Van cite Staline, Ho-Chi-Minh. Ainsi,

³⁶Ecrits spirituels.

³⁷Lettre à son cousin Joachim Van O .P., Thai-ha-Ap, le 27 juin 1947.

³⁸col. 564

³⁹col. 347

ces hommes sont reliés à Dieu par Van, la grâce travaille en eux par la présence de Van.

* *

*

Holocauste total, au coeur du monde pour l'enflammer, Van ne le sera que dans une entière communion de mort avec Jésus.

Depuis longtemps, la mort formait l'horizon de sa pensée et de son désir: *La mort, c'est pour moi un bonheur que je désire ardemment... Je veux me sacrifier en victime d'holocauste.*⁴⁰ Il la pressent tragique: *J'ai de plus en plus ce sentiment qu'un jour viendra - et je l'attends avec anxiété - où j'aurai à subir la mort. Ce jour-là sera pour moi un jour de bonheur.*⁴¹ *Rendre le dernier soupir dans l'isolement, c'est là un dernier baiser.... pour s'envoler... et s'unir à l'amour infini de Jésus... mourir d'amour.*⁴²

Devenu total, l'holocauste brûlera éternellement: *La victime que j'offrirai au Seigneur sera entièrement consumée devant le trône de Dieu,*⁴³ «victime d'holocauste offerte à Dieu pour l'éternité.»⁴⁴ «L'Amour ne meurt pas.»

Un prêtre assistait Van mourant. Que s'est-il passé en Van à l'instant de la mort? Le prêtre n'a pas pu le voir. Au Calvaire, les spectateurs ont vu un homme mourir, puis un homme qui était mort. Ce qui s'est passé entre Jésus et son Père, personne ne l'a vu. Mais le Père nous l'a révélé en ressuscitant Jésus dans la gloire de l'Esprit Saint, le montrant au monde entier comme l'Agneau pascal, éternelle victime d'holocauste, à la fois immolé et debout, devenu le salut du monde. Par la rumeur de Van qui se répand dans le monde, Dieu atteste que, dans sa mort, Van a rejoint, comme il le désirait, Jésus holocauste d'amour pour le monde.

Quant à nous, nous savons que l'aventure de Van qui est celle de Jésus, est, à notre niveau plus humble, aussi la nôtre.

⁴⁰Lettre au cousin Joachim Van o.p., Dalat, le 18 mai 1954.

⁴¹Lettre au Père A. Boucher, Thai-ha-Ap, le 14 novembre 1954.

⁴²Lettre à Nghi, Thai-ha-Ap, le 9 novembre 1949.

⁴³Lettre à Mr et Mme Moïse, Dalat, le 13 mars 1952.

⁴⁴Lettre au Frère Michel, Dalat, le 17 août 1952.

Nous faisons donc nôtre, vous qui m'écoutez et moi, à la suite de Van, l'acte d'abandon à l'Amour Miséricordieux :

Mon Dieu, Trinité bienheureuse, afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre amour miséricordieux, vous suppliant de le consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous et qu'ainsi je devienne martyr de votre amour, ô mon Dieu. Qu'il en soit ainsi.

- Témoignage -

Paris, le 10 juin 2001

J'avais vaguement entendu parler d'une conférence qui devait avoir lieu dans ma paroisse traitant de la vie d'un frère vietnamien. Je n'eus pas l'occasion d'y assister mais le lendemain, dimanche, trouvant dans la salle de réunions quelques photos, je fus frappée par le sourire et l'aspect serein du frère en question et j'emportai chez moi l'une de ces photos.

Vouant en savoir davantage, je questionnai les paroissiens présents pour qu'on me fasse le compte-rendu de la conférence de la veille. L'un d'eux me raconta en quelques mots la vie exemplaire de ce jeune homme.

Sans en savoir davantage, je questionnai les paroissiens présents pour qu'on le fasse le compte-rendu de la conférence de la veille. L'un d'eux me raconta en quelques mots la vie exemplaire de ce jeune homme.

Sans en savoir davantage et spontanément, depuis ce jour, je le priaï de m'aider tant j'avais été marquée et séduite par son sourire.

Il s'est trouvé quelques temps plus tard que l'un e de mes petites-filles ayant connu un premier échec qui pouvait être lourd de conséquences, redoutait de ne jamais connaître la joie d'une maternité. Et, tout naturellement, je l'ai confiée à Van, sans même en parler à l'intéressée.

À quelques temps de là, elle s'est trouvée enceinte et j'ai redoublé les supplications à mon cher petit Van pour qu'elle mène à bien cette attente si désirée. Dans le même temps, j'ai pu me procurer une biographie pour mieux connaître Van.

Et voilà que l'échéance attendue nous a offert un petit Théo qui ne demande qu'à vivre. Nous le devons à l'intercession de Van, j'en suis sûre et j'en rends grâce. Je vais raconter cela à la jeune mère, tout ce qu'elle lui doit et je pense que ce bonheur qu'elle n'osait entrevoir et qui la comble aujourd'hui, lui vaudra, ainsi qu'à son mari, d'y reconnaître l'amour que Dieu leur porte. (...)

Yvonne M.

Ce petit Théo né de parents sans culture religieuse n'a pas de suffixe... Ce qui me permet de les lui prêter tous : *Théophile*, *Théodore*, *Théophane*... Il est donc à la fois ami, cadeau, manifestation de Dieu!!! *Deo Gratias*

- Les Amis de Van -

Ce bulletin est distribué gratuitement. Ceux qui le désirent peuvent aider par leur générosité et leurs dons l'édition et la diffusion de cette publication ainsi que la réalisation des activités apostoliques conduites également par «Les Amis de Van».

Directeur de la publication : Anne de Blaj

Tous les versements doivent être établis au nom de :

Les Amis de Van

35, rue Alain Chartier

75015 Paris - FRANCE

C.C.P. : 10 468 93 H PARIS

Tél : 33 (0)1 48 56 22 88

Fax : 33 (0)1 45 30 14 57

e-mail : AMISDEVAN@aol.com

Pages Marcel Van sur Internet :

<http://www.carcajou.org/racines/van/somvan.htm>

<http://www.sainte-anne.org/foyers/foyers.htm>

Conformément aux décrets du Pape Urbain VIII, nous déclarons ne prétendre, par ce bulletin diffusé à l'intention des Amis de Van, anticiper en rien le jugement officiel de l'Eglise à qui seule appartient de décerner le titre de Saint. A l'avance nous nous soumettons filialement et sans réserve à sa décision.